

la lettre



www.bief.org



LETTRES RUSSES À L'HONNEUR...

25^{ème} SALON DU LIVRE DE PARIS
www.salondulivreparis.com

Depuis quelques années, après la prédominance des ouvrages anglo-saxons sur leur marché, les éditeurs russes se sont tournés vers l'Europe continentale à la recherche de nouveaux noms, de nouveaux styles, de nouveaux thèmes.

Les traductions du français, majoritairement de la fiction et des sciences humaines, se sont installées dans la production russe de livres, motif de satisfaction sûrement mais aussi de reconnaissance peut-être, quand on sait les difficultés de leur système de distribution, le peu de développement de la promotion et le faible pouvoir d'achat des lecteurs.

De leur côté les éditeurs français qui traduisent des auteurs russes peuvent connaître des difficultés d'une autre nature, comme celle de faire lire des écrivains, considérés parfois comme lointains et énigmatiques.

À cet égard, l'année a été propice pour présenter en France la situation littéraire actuelle en Russie, loin des seules idées reçues : Les Belles Étrangères en novembre et l'invitation d'honneur en mars au Salon du livre de Paris auront permis d'accueillir une cinquantaine d'écrivains russes venus participer à de nombreuses manifestations et tables rondes, animés par leur passion pour le débat intellectuel et les échanges d'idées.

En parallèle, et pour que cette dynamique s'installe dans la durée, se tiendront de nombreux échanges entre professionnels russes et français, dont les Rencontres organisées par le BIEF du 15 au 19 mars, avec pour objectif souhaité de part et d'autre de mieux connaître l'édition de l'autre pays et de savoir comment y trouver sa place : notamment les deux journées de séminaires sur la commercialisation du livre et les échanges de droits ont vocation à y répondre.

sommaire

- pp. 2-4 L'édition en Russie : un tournant
par Alexandre Gavrilov
- pp. 5-8 À la recherche d'une nouvelle image : la situation littéraire actuelle en Russie
par Irina Prokhorova
- pp. 9-14 L'achat et la vente de droits entre les éditeurs français et les éditeurs russes
Entretien avec l'agent Anastasia Lester : « Les éditeurs russes savent très bien ce qu'ils cherchent »
- pp. 16-17 La littérature française en Russie : histoire et perspectives
par Galina Youzéfovitch
- pp. 18-20 Les sciences sociales et humaines dans la Russie d'aujourd'hui,
par Alexis Berelowitch
Entretien avec Alain Blum : « les relations avec nos collègues russes se sont renforcées »
- pp. 21-23 L'édition pour enfants en Russie, par Irina Balakhonova
- p. 24 Les rencontres professionnelles franco-russes
Portraits des professionnels russes présents

Les échanges de traductions concernent plusieurs genres, courants et mouvements.

De gauche à droite :
Le Fantôme du théâtre,
d'Andrei Dmitriev, traduit chez Fayard
Légendes royales,
traduit chez Art Rodnick
Anthologie de textes de psychanalystes français, publiée chez Peter Print



L'édition russe : un tournant

par Alexandre Gavrilo - rédacteur en chef de la revue *Knijnoe Obozrenie (L'Observateur littéraire)*

En Russie, tout le monde a encore en mémoire la forme incantatoire de l'époque soviétique : « L'URSS est le pays où on lit le plus au monde. » Satisfaite, la Chambre du livre a résumé le bilan de l'année éditoriale 2004 comme l'une des meilleures dans l'histoire de la Russie indépendante : « La Russie devient la digne héritière de l'URSS, en retrouvant la même quantité d'ouvrages publiés. » Qu'il s'agisse du prix des livres, de leur aspect ou de la qualité des librairies, de nombreux experts extérieurs continuent à tout comparer avec la situation antérieure à 1992, année où a été adoptée la nouvelle loi sur les imprimés, qui libérait le livre de la tutelle étatique. Le spectre du communisme continue à errer à travers le monde de l'édition, mais il ne ressemble pas au fantôme du père de Hamlet, qui venait murmurer à l'oreille de l'héritier du trône. Il serait plutôt sorti des Contes de Canterbury et éternellement persécuté par une nouvelle bourgeoisie à la fois forte et intrépide.

■ Un peu d'histoire

Bien que les éditeurs endossent volontiers les habits soviétiques, l'histoire éditoriale de la Russie ne doit pas grand-chose à cet héritage. À quelques rares exceptions près, les plus grosses maisons présentes sur le marché actuel n'ont que dix ou douze ans d'âge. Ce sont pourtant elles qui représentent la profession. Sur le nombre total d'éditeurs, un peu plus de 6 000, moins de 30 % existaient avant 1992, au moment où est sortie la loi qui a permis aux particuliers de se lancer dans ce métier. Si on regarde la liste des 10 éditeurs les plus

Plus on s'éloigne de Moscou, qui concentre environ 57 % du secteur éditorial et 75 % des ventes, plus la proportion des maisons d'édition d'État est importante – survivance du système soviétique.

Le tout début des années 1990 a été une époque « bénie » pour ce secteur. L'État continuait à subventionner le papier, les imprimeries n'osaient pas augmenter leurs tarifs, la diffusion, qui couvrait l'ensemble du territoire soviétique, fonctionnait encore très bien, les lecteurs étaient avides de nouveautés, et la population disposait alors d'économies : le taux de rentabilité de ce secteur, d'après les témoins qui ont vécu cet âge d'or, a pu alors atteindre 700 %. Depuis, certaines choses ont changé.

■ Quelques regrets

Les éditeurs russes sont comparables aux alpinistes : s'ils commencent par grimper, ils doivent inévitablement redescendre un jour. En 2004, ils semblent avoir à nouveau passé un col, ils ont distingué de nouvelles perspectives et ont amorcé une redescente.

En fait, l'histoire récente montre une vraie chute libre (entre 1992 et 1996), suivie d'une spectaculaire remontée. Malgré la crise financière mondiale de 1998 qui a frappé la Russie de manière catastrophique, le secteur éditorial connaissait à la fin de la décennie une croissance de 17 à 20 % par an, sortant peu à peu du gouffre où il avait plongé en 1996.

Durant les années qui ont suivi, tout a été pour le mieux : le chiffre global des tirages a augmenté, ainsi que le nombre de titres publiés ; en 2002 et 2003, le tirage

moyen a même observé une discrète hausse, à l'inverse de ce qui s'est passé dans le reste de l'Europe. L'État avait aussi ramené la TVA à 10 %, au lieu de 20 % pour les autres produits.

Toutefois, 2004 apparaît comme un tournant, qui n'est sans doute pas dû au seul fait que l'État soit en partie revenu à une TVA normale (le taux de 10 % continue à s'appliquer aux « éditeurs liés à l'éducation, à la culture et à la science », mais il n'existe quasiment aucun instrument pour mesurer leur degré d'« implication culturelle »). C'est une multitude de facteurs de différents ordres convergeant au même moment qui a poussé les éditeurs sur la pente descendante. Même si le nombre de titres publiés s'est encore quelque peu accru, (89 066 contre 80 971 en 2003), le tirage global, lui, a nettement chuté (685,9 millions d'exemplaires contre 702,3 – pour plus de détails voir le tableau ci-dessous).

Années	Tirage de titres
1999	47 733
2000	59 543
2001	70 332
2002	69 749
2003	80 971
2004	89 066

Évolution du nombre de titres

	Nombre de titres	Tirage global, en milliers d'exemplaires	Tirage moyen, en milliers d'exemplaires
Eksmo	4 772	73 996,6	15,51
AST	4 283	48 773,6	11,39
Prosvechtchenié	786	40 347,7	51,33
Drofa	1 027	33 552,5	32,67
Flamingo	561	30 123	53,70
Examen XXI	858	26 575,5	30,97
OLMA-Press	1 124	12 995,3	11,56
Balass	196	11 936,3	60,90
Radouga	250	10 468,1	41,87
Rosmen	725	9 592,1	13,23

Maisons d'édition qui ont réalisé les plus gros tirages de livres et brochures en 2004

importants en 2004 (tableau ci-dessus), on n'y trouve qu'une seule entreprise publique riche d'une longue histoire, d'ailleurs assez particulière. Il s'agit de Prosvechtchenié [Éducation], un éditeur d'État qui publie des manuels pour l'enseignement secondaire et vit pour l'essentiel de la commande publique.

Années	Tirage global, en millions d'exemplaires	Tirage moyen, en nombre d'exemplaires
1999	421,5	8 830
2000	471,2	7 913
2001	542,3	7 710
2002	591,3	8 477
2003	702,3	8 674
2004	685,9	7 709

Évolution du tirage global et du tirage moyen des livres en Russie

■ Le commerce du livre dans la Russie nouvelle

La stagnation actuelle du marché est moins une conséquence de l'activité des éditeurs que de l'inactivité des vendeurs. La Russie manque cruellement de lieux de vente pour ses livres.

Dans ce secteur, la concurrence n'existe pratiquement pas : les librairies sont prises d'assaut. Trois initiatives concernant l'ensemble du territoire ont vu le jour, mais

« La créativité et l'énergie inépuisable sont l'apanage des petits éditeurs »

seule l'une d'entre elles, Top Knigi [Top-livre], basée à Novossibirsk, est présente réellement sur tout le territoire. Pourtant, ce réseau qui compte plus de 150 points de vente, à travers tout le pays, et dispose d'une logistique exemplaire ne parvient pas à résoudre une partie des problèmes de l'approvisionnement de la Russie en livres.

Les moyens pour développer la filière livre font tragiquement défaut. Pour autant, il serait erroné d'expliquer le problème du livre en Russie par le fait qu'il « dégage de faibles marges », comme le font certains spécialistes du monde des affaires. Sa rentabilité varie entre 5 et 11 %, comme en France. En novembre 2004, le BIEF a organisé à Moscou un premier séminaire entre éditeurs russes et français, consacré aux problèmes de l'édition et de la distribution. Les professionnels des deux pays ont bien montré que les différents coûts constitutifs du prix des livres représentaient sensiblement les mêmes pourcentages dans les deux pays. Mais lorsqu'il s'agit de valeurs absolues, rien ne va plus. À ce jour, en Russie, le prix moyen d'un livre relié représente l'équivalent de 3 à 4 euros.

La part de ce prix qui revient à chacun des acteurs est indiscutablement trop faible pour tous : les éditeurs sont contraints de verser des avances ridicules aux auteurs et de rogner sur la fabrication et la matière première, les grossistes déplorent que la mise en place d'une logistique moderne ne soit pas rentable à court terme, et les réseaux de distribution souffrent d'un manque évident d'investissements.

■ Les 5 grands

Dans toutes les foires du livre qui se tiennent en Russie, le stand du groupe AST est orné du slogan « En Russie, un livre sur cinq est fait par nous ». Aucune étude statistique ne vient confirmer cette assertion, qui repose sur les propres calculs d'AST, mais néanmoins, le chiffre 5 revient toujours dans les conversations sur les grosses maisons d'édition russes.

Les « Big Five » du secteur, ce sont Eksmo, AST, Prosvechtchénié, Drofa et Olma Press. Bien que certaines autres maisons s'en rapprochent en regard de certains critères (le nombre de titres publiés, par exemple), la différence qui les sépare (avant

tout sur le plan financier) est énorme.

Cela est d'abord dû au fait que ces cinq entreprises allient édition et commercialisation, voire parfois impression.

Cette idée d'une holding intégrée verticalement a eu beaucoup de succès. Ainsi, le groupe EKSMO rassemble deux imprimeries, un groupe de presse et d'édition qui comprend plusieurs branches plus ou moins indépendantes, de la vente en gros, et diverses chaînes de librairies dans les grandes villes (Novy Knijny à Moscou et Boukvoïéd à Saint-Petersbourg). Quand ils se sont créés, les groupes AST et Olma Press ont choisi le même principe, en plus grand pour le premier et plus modeste pour le second.

Prosvechtchénié est l'unique maison d'édition publique parmi les cinq plus importantes. Voilà plus de 70 ans que ce géant a pour tâche de fabriquer manuels scolaires et ouvrages éducatifs. Dans beaucoup de régions, ces manuels sont remis gratuitement aux écoliers des établissements publics, ce qui oblige les autorités régionales à acquérir la production de Prosvechtchénié en énormes quantités et explique son statut inébranlable. Autre caractéristique de cette florissante maison : c'est elle qui réalise les plus gros tirages moyens du pays, avec plus de 50 000 exemplaires.

Comme elle, Drofa doit presque tout aux commandes publiques, mais la vente des manuels scolaires en librairie leur rapporte aussi de jolis bénéfices. En outre, si les éditeurs généralistes doivent le plus souvent mettre leur production en vente en n'étant payés que trois à huit mois plus tard (l'augmentation des délais de paiement proposés aux libraires est l'un des atouts des grosses maisons en termes de concurrence), les monstres du livre scolaire répondent, eux, à des commandes, et sont dans une large part payés d'avance.

■ La survie des petits

En Russie, le marché du livre s'est normalisé : on y trouve désormais les « pyramides d'idées nourricières », un phénomène courant à travers le monde. Les nouveaux auteurs, les nouveaux segments de marché ou les nouvelles idées marketing sont d'abord découverts par les petits éditeurs, qui cherchent fébrile-

ment des moyens de survivre. Les éditeurs moyens ou importants empruntent ensuite les chemins ainsi défrichés et récoltent les fruits de l'inventivité des « petits ». Ils rachètent leurs auteurs en leur offrant des sommes plus élevées, copient ou adaptent leurs bonnes idées.

Quoi qu'il en soit, la créativité et l'énergie inépuisable sont l'apanage des petits. Souvent, en Russie comme ailleurs dans le monde, la notoriété est inversement proportionnelle à la taille. Les provocateurs d'Ad Marginem, qui publient Louis Althusser grâce à l'argent du PC russe ou les essais de Houellebecq dans Supermarket, leur collection branchée sur papier glacé, qui choquent le lecteur russe avec les textes de Vladimir Sorokine ou d'Aldo Nove, occupent un bureau de 20m² et emploient tout au plus huit personnes. La respectable Inostranska [Inostrannaïa littérature], c'est-à-dire Littérature étrangère, qui nous fait fidèlement découvrir les nouveaux noms de la littérature étrangère contemporaine, ou sa nouvelle branche Colibri, qui ne publie que de retentissants best-sellers à la frontière de la fiction et de la non-fiction, la maison Vrémia, qui se développe à toute vitesse, récolte tous les ans une dizaine de prix, Free Fly, qui stupéfie par l'allure de sa « ligne française » – toutes ces maisons sont menées par de petites équipes, mais ce sont elles qui donnent le ton dans le pays, à la fois pour la littérature russe et les traductions.

Chacun invente sa propre façon de survivre, mais les « petits » se regroupent souvent, selon un principe bien connu en France, autour d'un système de distribution, assuré par des grossistes plus ou moins importants, qui diffusent ces ouvrages réalisés avec amour et effectuent la plus grosse part du travail, en même temps qu'ils engrangent une part non négligeable des bénéfices.

■ Les best-sellers, qui, combien, comment ?

L'aggravation de la situation économique du marché force les éditeurs moyens et gros à rechercher de plus en plus activement les best-sellers, car aujourd'hui, des ventes moyennes signifient au mieux une absence de profit.

« La Russie manque cruellement de lieux de vente pour ses livres »

Les grandes maisons d'édition assimilent l'expérience de leurs confrères étrangers en matière de promotion des livres, quand elles n'inventent pas leurs propres procédés.

Après avoir essayé le *product placement*, sur commande de l'industrie pharmaceutique, des marques de boissons alcoolisées et de produits alimentaires, dont les noms ont figuré dans leurs livres à forts tirages, et surtout dans les romans policiers qui ont été des best-sellers, Eksmo a par exemple commencé à utiliser cette méthode à sa façon pour vanter ses livres russes et traduits. L'exemple le plus flagrant en est la publicité du livre d'Arturo Perez Reverte présente dans le roman d'Alexandra Marinina (qui ne fait pas partie de sa série policière).

Il arrive tout de même aussi, comme avant, qu'un ouvrage devienne un best-seller sans avoir été conçu comme un produit marketing. La qualité du livre continue à compter. Il ne s'agit pas toujours de perfection littéraire, mais plutôt de sa capacité à entrer en résonance avec les préoccupations de la société à un moment précis.

Comme au bon vieux temps de l'Union soviétique, l'État prend une part de plus en plus active dans l'organisation du marché du livre. Je ne parle pas ici du soutien public à l'édition, qui représente des sommes considérables, ni de la politique de soutien, sur plusieurs années, à la présence de la littérature russe à l'étranger, dans les événements majeurs qui vont de la Foire de Francfort (en 2002) jusqu'à celle de Pékin (2007) en passant par le Salon du Livre de Paris (2005). En parallèle avec la volonté de durcissement du pouvoir d'État, les professionnels du livre se souviennent des procédés marketing du samizdat dissident, de Soljenitsyne à Siniavski. Les livres d'Eléna Tregoubova *Confidences d'un égoutier du Kremlin* et *L'adieu de l'égoutier du Kremlin* ont eu un succès phénoménal que personne n'attendait, uniquement parce qu'ils critiquaient avec force les résidents du Kremlin, les présentant sous le jour le plus vil et les qualifiant de « mutants ».

Le roman de Ioulia Doubova, *Un moindre mal*, consacré à la première

élection de Vladimir Poutine [mars 2000] et exposant une version personnelle de l'organisation des attentats de Moscou [en septembre 1999, de violentes explosions détruisaient deux immeubles de Moscou, et deux autres en Russie, causant la mort de centaines de personnes. Elles furent attribuées aux terroristes tchéchènes, mais d'autres versions prétendent qu'elles étaient le fait des services secrets russes et visaient entre autres à attiser la haine contre les Tchétchènes afin de reprendre la guerre, qui avait cessé en 1996], est lui aussi devenu un best-seller.

■ Changements de gamme

Voici encore une nouvelle qui risque de faire de la peine à de nombreux observateurs du marché du livre russe. Plus celui-ci se développe, plus éditeurs et auteurs gagnent en professionnalisme, plus la production russe supplante les traductions, même dans les genres grand public, autrefois largement dominés par les auteurs étrangers. La liste des écrivains qui ont bénéficié des plus gros tirages en 2004 ne comporte que des Russes, à l'exception de Paulo Coelho. Les années précédentes, la Russie apparaissait un peu plus ouverte à la littérature étrangère.

Malgré tout, en 2004, 10 959 titres traduits ont été publiés, avec un tirage global de 87,9 millions d'exemplaires. Sans surprise, on trouve aux premières places les traductions de l'anglais (6 984), du français (746), et de l'allemand (555).

Il est probable que la part des traductions va continuer à décroître. Cela fera le plus grand bien au processus mondial de l'édition, car la raison de cette diminution est que la Russie s'est enfin associée aux conventions internationales et que, désormais, la durée de protection du droit d'auteur dans notre pays correspond aux normes internationales. Récemment encore, la plupart des livres du début et du milieu du xx^e siècle publiés en Russie l'étaient dans le cadre d'un piratage légalisé, mais depuis le milieu de l'année 2004, la situation se normalise. Toutefois, à ce jour, elle est dans une phase des plus curieuses : les droits des classiques du xx^e siècle sont déjà tous achetés et chiffrés, mais on trouve encore sur le marché d'importantes quantités de reliquats des

éditions passées, contre lesquels personne ne se hâte de sévir. Une fois de plus, notre marché du livre confirme sa réputation de manque de transparence et de prévisibilité. On peut, au choix, considérer cela comme une émanation de la mystérieuse âme russe, ou comme une carence structurelle qui n'a pas été corrigée en l'espace de ces treize dernières années.

■ Faire aimer le livre

Aux problèmes commerciaux viennent s'ajouter certains regrettables paramètres sociaux et démographiques. Tout d'abord, c'est une génération peu nombreuse qui approche maintenant de l'âge adulte : elle est venue au monde au cours des révolutionnaires années 90, lorsque la société a connu des bouleversements soudains qui ont brutalement réduit la natalité.

Chaque lecteur devient précieux, non seulement pour le secteur du livre, mais pour le pays dans son ensemble. C'est sans doute ce qui a poussé l'Agence nationale russe de l'imprimé et des médias à lancer un vaste programme pour encourager la lecture, surtout chez les jeunes.

Très bientôt, plusieurs émissions de télé et projets publics vont démarrer. Ils seront destinés à donner une autre image du livre et de la lecture aux lecteurs de tous âges, mais les cibles principales restent les enfants, que la Russie qui lit craint sincèrement de perdre.

Depuis deux ans, l'Agence organise un concours, baptisé *Les voiles écarlates* [titre du plus célèbre récit d'Alexandre Grine, un grand auteur d'aventures pour la jeunesse] qui récompense les meilleures œuvres littéraires pour les enfants et la jeunesse, mais on ne saurait pour l'instant qualifier ses résultats de glorieux. Harry Potter, en Russie comme partout dans le monde, a naturellement incité une certaine quantité d'enfants à lire, mais rien d'autre ne vient les y encourager. Ainsi, ce segment-là du marché est encore, le plus souvent, dévolu aux traductions ou aux classiques de la fin xix^e, début xx^e.

La Russie continue à tenter de retrouver son statut de « pays qui lit le plus », tellement ancré dans les esprits depuis l'époque de l'URSS, mais il lui reste beaucoup de travail pour y parvenir.

Traduit du russe par Natalie Amargier

À la recherche d'une nouvelle image

La situation littéraire actuelle en Russie

par Irina Prokhorova

directrice de New Literary Review Publishing House (NLO)



« Il y a trop d'idées reçues sur ce qui est russe, trop russe, pas assez russe »

Irina Prokhorova est un personnage central dans le paysage éditorial russe et une femme de conviction, qui procède « étape par étape », selon ses propres termes. Être au centre, c'est aussi la fonction d'une revue qui fait « rayonner » un certain nombre d'idées tout en en restant le carrefour.

Au début était donc une revue, *La Nouvelle Revue littéraire*, qu'Irina Prokhorova a créée et dirigée depuis 1992 (« at the peak of Russia's democratic revolution »), qui paraît 6 fois par an. « C'est la principale revue du monde slave », qui compte aussi des contributions d'auteurs internationaux. Elle traite tout à la fois de l'histoire des littératures, de la théorie de la littérature et de la critique littéraire. Elle est disponible sur abonnement, sur le site www.nlo.magazine.ru et en librairie.



Avant la privatisation d'une partie des maisons d'édition, c'était un lieu pour publier en marge de l'édition officielle. C'est de là qu'a pu émerger ensuite sa maison d'édition NLO, l'une des plus connues en Russie et hors de ses frontières, qui publie actuellement 70 titres par an.

En fiction, le catalogue accueille la nouvelle génération des auteurs russes (publiés dans la collection *Soft Wave*), mais aussi polonais et hongrois, ce qu'Irina Prokhorova appelle la « New European Writing », c'est-à-dire la production littéraire issue de l'ouverture des pays de l'ancien bloc soviétique, qu'elle regroupe dans une collection et qui rencontre un écho chez les lecteurs russes de par la proximité des problématiques qu'elle dégage. Concernant les éditeurs « occidentaux », elle leur reproche d'avoir des idées reçues sur ce qui est russe, trop russe, pas assez russe. Sa priorité, on le sent, est de faire admettre sa propre conviction que les auteurs russes peuvent rivaliser dans leur modernité avec les littératures étrangères.

Dans le domaine des essais, une des tendances éditoriales de NLO est de publier des textes qui ont trait à ce qu'on pourrait appeler « la culture historique du quotidien », textes sur la famille, les modes de vie (l'alimentation, la mode), les objets (une histoire du labyrinthe, des avions). Elle a ainsi fait traduire du français *Les modes à Rome* et *Communiquer en Grèce ancienne* (éditions des Belles Lettres). Une place importante aussi est accordée la publication de Mémoires (de paysans, d'hommes politiques...) pouvant contribuer à la connaissance de la Russie historique.

La publication d'une revue interdisciplinaire *NZ Magazine* sur les sciences humaines et sociales, avec là aussi des contributions étrangères, permet de développer et croiser les points de vue de chercheurs sur l'économie, le politique et le culturel et les regards réciproques que se portent la Russie et les pays de l'Ouest.

Également au catalogue, une collection sur le cinéma (monographies de metteurs en scènes) et une collection de textes pour enfants qui démarre, plutôt des contes modernes écrits par des auteurs russes contemporains.

À ces nombreuses activités, Irina Prokhorova ajoute celle de tenter de fédérer des éditeurs indépendants au sein d'une association, devant permettre notamment une meilleure distribution de leur production, dont on sait qu'elle est le maillon faible de la chaîne du livre en Russie.

Il lui semble par ailleurs que le manque de critiques littéraires nuit à la vie des livres. Elle a donc organisé un espace d'animations et de débats sur le stand russe à la dernière Foire de Francfort (la Russie en était l'invitée d'honneur l'année précédente) et, lors du Salon du livre de Paris, les éditions NLO proposeront une série de rencontres sur des thèmes variés, dont la pensée française en Russie contemporaine et la transformation des sciences humaines en Russie. Elle recevra les insignes de Chevalier dans l'Ordre des Arts et Lettres du ministre de la Culture, Renaud Donnedieu de Vabres, lors du Salon.

Catherine Fel

Dans le triste héritage légué à la Russie contemporaine par un passé despotique, son image de pays lointain, exotique, à la fois énigmatique et effrayant, représente une large part. Les saisons russes de Diaghilev à Paris lui avaient conféré une réputation de pays « oriental » ; la révolution qui a suivi, les répressions staliennes et l'isolement culturel n'ont fait que renforcer cette réputation. Même durant les années 90, lorsque la Russie s'est à nouveau ouverte au monde, dans la masse d'événements et de changements stupéfiants qui se sont alors produits, la conscience collective occidentale n'a retenu que des termes comme « mafia », « corruption », « nouveaux Russes », renvoyant toujours, donc, à un épouvantail exotique.

Mais quelle est cette nouvelle image de la Russie que l'on pourrait proposer au monde occidental ? Impossible de donner une réponse univoque à cette interrogation légitime, car l'idée que notre pays se fait de lui-même est en cours d'élaboration, la Russie est en train de se chercher un nouveau visage.

Cette nécessité de créer un ensemble de nouvelles métaphores culturelles qui décriraient de manière adéquate les brusques transformations de la société russe a naturellement engendré une tentation de reconsidérer radicalement notre histoire et nos traditions, sans quoi il ne saurait être question de dessiner une nouvelle carte mentale de notre pays. Cette situation a marqué la configuration de l'ensemble du champ culturel, influant en particulier sur l'évolution de la littérature.

■ La coexistence des générations et des genres

On peut considérer l'absence du traditionnel affrontement entre les générations comme la spécificité première du processus littéraire russe de ces quinze dernières années. L'éclatement de l'Union soviétique et la disparition de la censure ont créé une vraie tour de Babel de la culture : l'espace russe a soudain été envahi à la fois par des écrivains étrangers autrefois interdits, par la littérature russe de l'émigration et de la dissidence, par la pensée intellectuelle occidentale et la philosophie russe, par l'art occidental et l'*underground* russe ; tout cela, pour les lecteurs, se présentait comme des nouveautés à la mode, au même titre que les textes effectivement nouveaux. Dans un climat aussi étrange, la pratique littéraire a connu des métamorphoses surprenantes.

Tout d'abord, certains auteurs classiques vivants de l'*underground* littéraire connaissent une seconde jeunesse. Mais, si auparavant, leur tâche était de démolir la façade flatteuse de l'histoire soviétique, en poussant certains éléments de l'esthétique « grand style » jusqu'au grotesque et à l'absurde, ils se sont efforcés, dans les années 90, d'atteindre l'objectif inverse, de restaurer l'harmonie de l'existence, en rassemblant les débris de la vie précédente, emportée par le vent des bouleversements révolutionnaires de la fin des années 80, et en les intégrant à un nouveau tableau du monde.

À cet égard, le récent triomphe de Vassili Axionov, l'idole des années 60, est très significatif. Après de longues années d'émigration, il brille à nouveau au firmament littéraire, lauréat du

À la recherche d'une nouvelle image

La situation littéraire actuelle en Russie

prix Booker russe 2004 pour *Voltairiens et voltairiennes*. Porté à l'écran, son roman *Une saga moscovite* a fait revivre à toute la Russie le drame historique de la période soviétique et nous a fait réfléchir une fois de plus aux raisons de cette catastrophe.

Dmitri Prigov, lui aussi, s'est attelé à la reconstruction du passé. Dans la trilogie qu'il vient d'achever, il tente de décrypter le mystérieux algorithme interne de la vie russe (avec son roman *Vivez à Moscou*), de trouver une métaphore nouvelle de l'existence en reconsidérant l'ancienne expérience de la vie et de l'esthétique à travers le prisme d'une culture « orientale » différente (*Mon Japon seul*), de mettre en évidence la genèse des cataclysmes actuels et de prévenir les prochains en intervenant dans l'histoire (*Renat et le Dragon*).

Inventeur d'une « poésie sur fiches » tout à fait à part, le poète conceptuel Lev Rubinstein est passé à la prose à partir des années 90. Il a travaillé comme journaliste, notamment dans les rubriques consacrées à la vie culturelle où il a mis au point un genre original d'« études de mœurs » lyrique. Réunies en un livre intitulé *À la poursuite du chapeau et autres textes*, elles forment un nouvel ensemble, où la biographie du héros apparaît comme une suite de pertes et d'acquisitions d'une réalité concrète (objets du quotidien, milieu urbain, paysages, modes, habitudes).

En décrivant les détails et les réalités disparus du mode de vie soviétique, l'auteur accentue la sensation de changement soudain d'époque pour la société et pour lui-même.

Vladimir Sorokine, conceptualiste de la jeune génération, a gagné une popularité sulfureuse (en partie grâce aux procès et aux violentes attaques dont il a fait l'objet de la part de l'organisation extrémiste *Ceux qui marchent ensemble**). Dans ses romans datant de cette époque (*Un mois à Dachau*, *Moscou heureuse*, *Le lard bleu*, entre autres), il met à nu les fantasmes collectifs d'une société post-soviétique traumatisée. Dans ses œuvres plus récentes (*La glace*, *La voie de Bro*), il étudie l'émergence d'un état d'esprit fascinant dont il voit la source dans l'ambiance totalitaire.

■ Les écrivains émigrés réintègrent la scène littéraire

Par ailleurs, depuis quelques années, des artistes non-conformistes sont apparus sur la scène littéraire dans un emploi nouveau pour eux, celui d'écrivain. Ils bénéficiaient depuis longtemps d'une renommée internationale et vivaient, comme il se doit, à l'étranger. Ilia Kabakov a ainsi publié ces dernières années *Années 70*, *Trois installations*, *52 dialogues dans une cuisine communautaire* (avec Iouri Kuper), qui constituent un mélange de souvenirs sur la vie du milieu *underground*, une analyse de son adaptation à une

culture étrangère et un énoncé de ce qui fonde sa création. Le peintre Victor Pivovarov, installé à Prague, n'a pas tardé à suivre son exemple (*L'agent amoureux*, *Les cahiers gris*), de même que Vladimir Iankilevski (*Et deux silhouettes...*) et Valentin Vorobiov (*Ennemi du peuple*), qui vivent tous deux à Paris, ou encore Mikhaïl Grobman (*Léviathan*), qui a choisi Israël.

Autre particularité intéressante du paysage littéraire d'aujourd'hui : l'arrivée en nombre d'universitaires, qui contribuent à renouveler les genres et les styles de la prose russe. Mikhaïl Bezrodny, spécialiste en histoire de la littérature russe, a publié

La fin de la citation peu après s'être installé en Allemagne. Il y fait figurer des passages de livres, des citations sorties de leur contexte, des commentaires de textes littéraires et des réflexions philosophiques, qui recréent la tragédie classique de l'intellectuel russe émigré dont la langue maternelle constitue le dernier soutien.

Peu après, Alexandre Jolkovski a publié ses *Vignettes souvenirs*. Émigré aux États-Unis dans les années 70, il y est devenu professeur d'études slaves. Toujours par fragments de souvenirs, il évoque le quotidien dramatique du milieu universitaire à l'époque soviétique,

en décrivant en parallèle et avec humour la routine de l'establishment académique américain actuel.

Le dernier roman du grand philosophe Alexandre Piatigorski, qui vit en Angleterre depuis de nombreuses années, *Un homme antique dans la ville*, en tant que roman policier intellectuel renvoie directement à Umberto Eco. Grigori Tchkhartchvili, diplômé de japonais, a pour sa part pris place dans la littérature à grand tirage, en rédigeant, sous le pseudonyme de B. Akounine, des « romans policiers à destination de l'intelligentsia ».

Mais la vraie révélation intellectuelle de ces dernières années a été l'ouvrage du fin connaisseur de l'Antiquité qu'est Mikhaïl Gasparov. *Ses Notes et extraits*, où il emploie lui aussi un procédé de juxtaposition d'éléments narratifs, extraits et citations, souvenirs, rêves, mêlés à des essais critiques et des manifestes littéraires, provoquent une vive émotion esthétique.

■ Un audacieux équilibre entre fiction et non-fiction

Il convient de noter que la nouveauté principale apportée par la plupart des textes actuels consiste dans leur audacieux équilibre entre fiction et non-fiction. On remarque aussi une volonté de produire un effet visuel, qui s'exprime aussi bien par la recherche de nouveaux moyens descriptifs que par l'introduction de dessins, ou de photos dans la trame du texte. La fragmentation du récit est également une caractéristique commune à la majorité des livres. On peut l'expliquer comme une réaction naturelle à la désintégration du mode de vie auquel nous étions habitués, réaction au bouleversement de notre perception du monde après la révolution de 1991. D'autre part, les nouvelles technologies ont stimulé l'intérêt pour les formes ramassées, laconiques. Ainsi, il y a

Dmitri Prigov



Écrivain, peintre et sculpteur, lauréat du Prix Pouchkine en 1993, il est traduit dans plus d'une dizaine de langues.

Lev Rubinstein



Né en 1947, il écrit et travaille à Moscou. Inventeur d'un nouveau genre artistique "la poésie-sur-fiche", il fit partie du groupe non officiel des Conceptualistes.

* Organisation de jeunesse qui soutient Poutine et qui s'est livrée en 2001-2002 à des actions violentes et spectaculaires contre une littérature jugée décadente – étaient en particulier visés des écrivains comme Sorokine, Pelevine ou Erofeev.

quelques années, *Très courts textes*, publiés à la suite d'un concours de récits ultra-brefs, avait recueilli un grand succès.

La recherche d'une nouvelle identité collective a conduit à une réévaluation de l'héritage intellectuel légué par les classiques russes, ainsi qu'à une révision de la hiérarchie des genres littéraires traditionnels. L'expérience hardie menée par Vladimir Toutchkov en est un bon exemple. S'inspirant des contes didactiques écrits par Tolstoï vers la fin de sa vie, il nous livre une fantasmagorie sur les années 90 en Russie (*Et il gagna beaucoup de dollars... Nouveaux contes russes*). Son recueil de nouvelles *La mort vient par Internet* est une curieuse alliance entre récit à la Tchekhov et horreur gothique. Un procédé très efficace pour mettre en exergue le côté ahurissant de la réalité nouvelle.

Toutefois, le maître de la combinaison des genres est sans conteste Victor Pelevine, probablement le plus doué des écrivains actuels. Sa *Vie des insectes* (traduit au Seuil) se lit comme une transposition des trouvailles de Franz Kafka et de Boris Vian. *La mitrailleuse d'argile* revisite et travestit les édifiantes épopées soviétiques sur la révolution et la guerre civile, *Homo Zapiens* est un parfait exemple contemporain de roman d'éducation à la manière de Goethe, tandis que sa *Dialectique de l'époque de transition* fleurit le remake de *La Défense Loujine*, de Nabokov.

Ce qui fait aussi le talent de Pelevine et de Toutchkov, c'est l'acuité de leur perception de l'univers contemporain, leur don pour la satire sociale, qualité rare dans la pratique postmoderne, essentiellement narcissique. Contrairement à la plupart des écrivains russes actuels, qui calquent leurs romans d'une main assurée sur les bons vieux modèles de la fin de l'époque soviétique, ces deux auteurs déroulent une galerie de portraits marquants des nouveaux types et caractères qui sont apparus et se sont imposés dans l'éclectique société russe de ces quinze dernières années. Cela donne un défilé burlesque de tueurs à gages et de poètes décadents, de cyniques conseillers en communication politique et de candides prostituées, de politiciens extrémistes et de racketteurs apolitiques, l'image d'un monde surréaliste de journalistes qui surfent et d'une bohème qui plane, de businessmen « gros calibre » et d'agents démoniaques de la police secrète.

■ Deux directions novatrices opposées

Autre caractéristique du paysage littéraire russe : l'ampleur du diapason des expériences et la diversité des pratiques innovantes individuelles ne permettent pas de discerner de courant majeur de recherche esthétique. L'effacement des frontières entre « pères » et « enfants », dont j'ai parlé plus haut, embrouille encore plus les cartes. Cependant, au début des années 2000, on a pu remarquer dans la prose des jeunes auteurs des tendances qui permettent de penser que de nouvelles générations littéraires sont en train de voir le jour. On peut ainsi esquisser les contours de deux directions novatrices opposées, « nouveau trash » et « soft wave ».

Vladimir Toutchkov



Il est l'auteur de *Nouveaux contes russes* qui s'inspirent des grands classiques du genre pour décrire la Russie des années 90.

Dans cette affaire, il y a un paradoxe : pendant que les anciens classiques de l'*underground* entraient dans une nouvelle phase de leur évolution, les traditions de prose sociale sans complaisance et de jeu conceptuel avec les clichés de l'idéologie, qu'ils avaient initiées, ont fait éclore, dans les années 90, une végétation luxuriante, composée entre autres de fleurs du mal.

En fait, la tradition littéraire de l'absurde et de la cruauté (le fameux « trash »), émanation des tréfonds de l'*underground*, est venue germer sur le sol fertile du chaos post-soviétique. Cet eldorado social et culturel qu'est devenu du jour au lendemain l'ancien empire soviétique, avec les mœurs et le discours qui ont accompagné cette « fièvre de l'or », justifiait en partie l'esthétique traditionnelle de folie et de désespoir (le titre de la dernière œuvre de Iouri Bouïda, *La maison jaune*, parle de lui-même). Par ailleurs, cette esthétique, élaborée dans un tout autre contexte socioculturel, limitait les possibilités de distinguer les nouveaux horizons culturels qui s'ouvraient avec la modernisation de la société, gommant les distinctions éthiques entre deux périodes historiques absolument distinctes. C'est ainsi que de nombreux jeunes écrivains dont l'enfance a coïncidé avec le milieu des années 80 et dont la vision du passé ne s'est pas construite sur la base de leur expérience de vie, mais à partir de sources purement littéraires (mélange hétéroclite de livres du programme scolaire soviétique, de textes libérés de la censure et d'engouement pour les beatniks

Gricha Brouskine



Dans son ouvrage *Passé imperfectif*, Gricha Brouskine révisé le rapport à l'émigration des écrivains russes.

occidentaux) se sont montrés les consommateurs et producteurs les moins critiques de « trash », étant de fait otages d'un système de valeurs obsolète. Cette tendance est très nette dans le premier roman d'Irina Denejkina, *Vodka-Cola* (traduit en Points-Seuil) et dans ceux de Mikhaïl Elizarov (*Les ongles*), ou dans les textes de Sergueï Bolmout (*Tout seuls*). Ils se sont aussi fait un plaisir d'adopter la tradition du jeu ironique avec les attributs et le système de métaphores du totalitarisme. C'est ainsi que chez eux, une violence lourdement doublée d'érotisme et de langage obscène se conjugue souvent à une plongée dans un contexte pseudo-historique, créé, telles des installations d'artistes conceptuels, à partir d'un « bric à brac de symboles morts » (*L'amour mythogène des castes*, le roman de Sergueï Anoufriév et Pavel Pepperstein, en est une parfaite illustration).

Pourtant, ce petit jeu insouciant avec les symboles soviétiques, alors que le contexte qui avait fait naître ce procédé a disparu, n'est pas sans conséquences. Les symboles totalitaires sont, aujourd'hui encore, porteurs d'une puissante charge idéologique, ils sont radioactifs. La commercialisation et l'usage intempestif du décorum totalitaire (en littérature comme à la télé) ont contribué à ranimer le passé, à faire rejaillir la nostalgie du « bon vieux temps » soviétique (et surtout chez les jeunes !) Cela pose une fois de plus le problème du rôle et de la fonction de l'art dans le monde contemporain, de la nature et des limites de la fiction, de la responsabilité de l'intellectuel envers la société. En ce sens, la situation

À la recherche d'une nouvelle image

La situation littéraire actuelle en Russie

russe fait partie du drame mondial ; la tragique « expérience russe » de passé totalitaire montre avec éclat qu'une volonté de se débarrasser des complexes historiques nationaux par le biais de l'oubli ou du mépris de l'Histoire peut aboutir à ce que les terribles pères ressuscités reprennent en main les enfants qui se sont piqués au jeu sans réfléchir.



« Soft wave » est l'expression par laquelle on peut désigner une autre famille de jeunes auteurs. Malgré la diversité de leurs styles et de leurs esthétiques, ils ont un point commun, le refus des stratégies de provocation et de la simplification du langage. Au lieu de l'idée dépassée d'une littérature qui se doit à tout prix de transgresser les tabous, ils préfèrent voir dans l'écriture un moyen de comprendre, de manière plus approfondie, l'humain et ses relations, personnelles et vivantes, avec le monde et le langage.

L'initiateur de cette tendance est Evguéni Grichkoviéts, à la

fois dramaturge, metteur en scène, acteur et romancier, personnage culte des années 90, qui, dans sa série de pièces et dans son roman *La chemise*, a créé un nouveau type de citoyen : un individu qui a conservé un lien avec la tradition intellectuelle russe, mais qui a également su intégrer et dominer un environnement « multimédia », et s'inscrire dans le mode de vie moderne.

Les récits de Stanislav Lvovski (*À propos de fleurs et de chiens*), le poète et écrivain le plus connu de la jeune génération, sont tout à fait dans l'esprit de Grichkoviéts. Tous les signes extérieurs de la « littérature des copywriters » qu'il utilise (un rythme vif, syncopé, une immédiateté très marquée de l'action, un vocabulaire inspiré par Internet, la politique et la publicité) sont en fait profondément ancrés dans l'histoire. En détournant les clichés des médias, ils révèlent la réalité de la personne humaine dans la société post-industrielle. La prose fragmentaire d'Olga Zondberg (*Un récit très tranquille*) se distingue par une attention scrupuleuse apportée aux nuances, à certains instants, aux variations d'intensité des émotions esthétiques, aux arabesques fantasques de l'existence humaine. Denis Ossokine (*Les demoiselles du peuplier*) inventorie les différentes innovations stylistiques et thématiques de la littérature russe du xx^e siècle et tente ainsi de mieux appréhender l'expérience dramatique du siècle passé.

De l'émigration à la diaspora

Nombre de ces auteurs ont vécu hors de Russie, étudiant ou travaillant à l'étranger ; logiquement, l'oscillation de la conscience entre des mondes différents et la perte progressive de l'identité culturelle sont au centre de leurs œuvres. Dans la prose de Margarita Meklina (*La bataille de Saint-Petersbourg*), l'entrelacs ironique de procédés stylistiques dévalués des classiques russes et de types de la littérature européenne crée, étrangement, une nouvelle optique pour considérer l'être humain actuel. L'héroïne d'Anastasia Gosteva (*Travel Agneau*) voyage à la recherche de sa « patrie spirituelle », qu'elle trouve finalement en Inde. Le héros du

roman de Léonide Kostioukov *Un grand pays* se dédouble dans deux personnages de sexes différents, à la fois « nouveau Russe » en Russie et aventurière de charme en Amérique, écartelé entre les deux « grands pays » qu'il aime également.

Cette proclamation d'une double identité qui serait une norme a pour conséquence une révision radicale du rapport à l'émigration. L'adieu « au sol et au destin » cesse d'être une malédiction, une catastrophe, pour devenir un choix délibéré. Dans *La prise d'Ismail* (traduit chez Fayard), le roman de Mikhaïl Chichkine, qui vit en Suisse, ce qui pousse le héros à émigrer n'est pas un conflit avec les autorités de son pays, mais une histoire d'amour qui tourne mal. Dans *Passé imperfectif*, de Gricha Brouskine, le départ du peintre pour l'Occident, malgré une tradition littéraire bien établie, ne finit pas en tragédie ; c'est au contraire le succès et l'accomplissement artistique qui sont au rendez-vous. La rencontre avec l'Autre et le désir de le faire sien permettent d'enrichir l'expérience individuelle et d'étudier plus en profondeur les états extrêmes de la conscience. C'est cette tentative audacieuse qu'a entreprise Nouné Barséguian, installée en Allemagne, dans son roman *Après la virgule*, écrit sous le pseudonyme d'A. Nouné. L'adaptation d'un intellectuel européen au monde coloré et sensuel israélien, l'évolution de ses idées sur le sens de sa vie et sur ses moyens d'existence (Alexandre Goldstein, *Aspects d'une union spirituelle* et *Souviens-toi de Famagouste*) bouleverse notre conception habituelle du contraste Est/Ouest.

Ainsi, sous nos yeux, la littérature contemporaine russe passe à toute vitesse de l'émigration à la diaspora. Les auteurs d'un recueil de prose israélienne contemporaine en langue russe déclarent sans ambages dans leur préface : « La littérature russe sous la forme qui est la sienne en ce début de xx^e siècle nous apparaît libérée non seulement de l'opposition entre russe et étrangère qui marquait la période précédente [...], mais aussi du rapport de 'domination – soumission' qu'induisait l'appartenance géographique du texte et de l'auteur. Faire partie de la diaspora signifie pour nous développer les particularités de la littérature russe qui, par définition, ne peuvent l'être dans la métropole... »

On a même pu observer des cas d'émancipation encore plus radicale des auteurs envers le diktat de leur ancienne identité. Des écrivains émigrés, comme Andreï Makine en France, Gary Shteyngart aux États-Unis ou Vladimir Kaminer en Allemagne, transmettent désormais une « expérience russe » revue et enrichie, mais dans la langue de leur nouvelle patrie. Le roman écrit en russe *Los d'or ou les Aventures d'un Yankee au pays des nouveaux Russes*, de l'Américain Richard Tempest, diplômé d'études slaves et qui a pris pour l'occasion le pseudonyme de Roland Harington, laisse penser que nous avons affaire à un phénomène totalement nouveau. Des processus similaires qui se déroulent dans diverses zones linguistiques (avec par exemple des personnes originaires d'anciennes colonies qui dépeignent leur expérience nationale dans la langue de la métropole) nous suggèrent que l'(auto)identification de l'auteur à une appartenance monoculturelle et linguistique n'est plus ni obligatoire ni suffisante, qu'une tradition étrangère cesse d'être une marque d'exotisme ou un instrument idéologique pour devenir partie intégrante de la mosaïque culturelle mondiale. Et peut-être que l'exceptionnelle expérience russe sur la manière de surmonter une histoire tragique sera cette nouvelle image avec laquelle la Russie entrera dans un monde multiculturel ouvert.

Traduit du russe par Natalie Amargier

L'achat et la vente de droits entre les éditeurs français et les éditeurs russes

à partir des données fournies par la Centrale de l'Édition et le SNE

■ Les données chiffrées 2002-2003

Pour l'établissement des statistiques extérieures portant sur l'année 2003, 107 éditeurs ont transmis leurs chiffres à la Centrale de l'Édition et au SNE (95 pour 2002).

Nous avons retenu ici ceux qui portent sur le volume des échanges de droits entre les éditeurs français et les éditeurs russes pour la période cumulée des années 2002-2003, dernières statistiques disponibles au moment de la rédaction de ce texte.

C'est à l'ensemble de ces éditeurs que nous avons envoyé un questionnaire devant permettre de détailler ces échanges avec les éditeurs russes.

Plus de la moitié ont répondu et les éléments qui suivent sont extraits de leurs réponses.

Si ces chiffres contiennent une part de relativité – tous les éditeurs ne répondent pas ou parfois répondent irrégulièrement –, ils permettent d'établir des tendances et de suivre des évolutions.

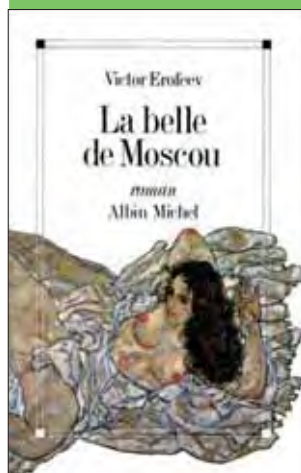
■ Les échanges avec la Russie marchent d'un pas mesuré

Si l'on regarde l'évolution sur les 4 dernières années (celles où le marché russe s'est le plus ouvert) : 174 titres cédés, 6 titres acquis en 2000, 185 titres cédés, 21 titres acquis en 2001, 224 titres cédés, 48 titres acquis en 2002, 191 titres cédés, 17 titres acquis en 2003, il apparaît que ces échanges ont marché d'un pas mesuré après un accroissement important des cessions en 1999, avec 104 titres cédés. Comme le remarque Jean Mattern, président de la Commission internationale du SNE, alors que « parmi les dix premiers pays acheteurs de droits français aucun n'est en baisse, seule la Russie, qui arrive en onzième position a acheté moins de titres français en 2003 ».

Par rapport aux autres pays de l'Europe centrale et orientale, en 2003 la Russie venait en 2^e place pour les titres cédés, entre la Roumanie (212) et avant la Pologne (181) et la République tchèque (137). Des chiffres qui peuvent étonner par rapport à ce gigantesque pays (17 000 000 km²) dont la population de 144 500 000 habitants le met à la 7^e place de la population mondiale.

Concernant les achats de traductions du russe vers le français, la baisse enregistrée du nombre de titres – de 48 titres en 2002 à 17 titres en 2003 – est difficile à interpréter, surtout en regard de l'effet habituel de l'invitation d'honneur au Salon du livre, généralement précédée d'une dynamique des traductions, pouvant être présentées et promues à cette occasion. De toute évidence, les acheteurs de droits répondent moins aux questionnaires sur les statistiques, le nombre de titres achetés par les éditeurs français pour une traduction du russe vers le français sont sous-estimés. Cela apparaît d'ailleurs si on les rapproche des listes de titres aidés en intraduction par le CNL ou du nombre de titres recensés au Dépôt légal de la Bibliothèque nationale de France (BNF)*.

Albin Michel a publié plusieurs ouvrages de Victor Erofeev dont *La Belle de Moscou*, un succès international.



Fayard est l'un des principaux éditeurs à introduire la littérature russe en France.

Notons enfin que certains acteurs importants de ces achats n'apparaissent pas dans ces statistiques, comme Verdier, José Corti, L'Âge d'homme, Noir sur blanc, Circé, L'Esprit des péninsules, Viviane Hamy, Clémence Hiver, éditions des Syrtes...

Il n'en reste pas moins que les titres achetés sont peu nombreux. Parmi les éditeurs qui ont répondu, Tony Cartano (Albin Michel) pense que les choses pourraient changer : « Depuis une dizaine d'années, la littérature russe se cherchait, avec des impasses post-modernistes. Les choses changent aujourd'hui ». Il a lui-même publié plusieurs ouvrages d'Andreï Bitov, prix du meilleur livre étranger, et de Victor Erofeev, l'auteur de *La Belle de Moscou*, un succès international. Chez Fayard, l'un des principaux éditeurs à introduire la littérature russe en France (à paraître en 2005 une Histoire de la littérature russe. *Le XIX^e siècle*** – *Le Temps du roman*), on précise que tous les auteurs traduits ont connu un bon (voire très bon) accueil de la critique, sans grand succès commercial, ce qui peut s'expliquer par la qualité littéraire de ces ouvrages (peut-être d'un accès qui demande un certain effort) ».

L'invitation d'honneur permettra-t-elle une meilleure visibilité des auteurs russes, comme le souhaite Sylvie Mouchès, responsable de droits aux éditions Liana Levi, qui ont édité avec un succès certain Andreï Kourov ? C'est ce que souhaite aussi, bien évidemment, Wladimir Grigoriev, vice-ministre de la Culture russe, qui a déclaré :

Marie-José d'Hoop,
responsable des droits étrangers aux Belles Lettres :

« le marché russe est florissant »

Pour Marie-José d'Hoop, le marché des droits avec la Russie est récent. Cela fait environ quatre ans qu'elle travaille avec les éditeurs russes, et aujourd'hui avec une vingtaine d'entre eux, dont Progress (qui fait partie de l'association Agora qui regroupe des éditeurs de sciences humaines, notamment pour la distribution), Veche, NLO, Rosspen, Molodaïa Guardia, Sophia.

Au cours des deux années 2003-2004, 14 contrats de cessions de droits de traduction en langue russe ont été signés sur une totalité de 20 à 30 contrats par an.

Si un intérêt personnel pour la langue russe et la rencontre avec l'agent Anastasia Lester l'ont décidée à prospecter ce marché en pleine évolution, elle a par la suite consolidé ses contacts en se rendant chaque année depuis sa création au Salon Non-fiction de Moscou. Jamais à la grande foire du livre de septembre car, dit-elle, « les éditeurs russes présents au Salon – la majorité des éditeurs – y sont plus disponibles », et les conditions de travail sont meilleures pour présenter le catalogue de droits étrangers d'une trentaine de titres d'une petite maison spécialisée dans les ouvrages sur l'Antiquité (certains jusqu'à la Renaissance) nécessitant des interlocuteurs bien identifiés.

Qu'est-ce qui intéresse les interlocuteurs russes ? « Le débat d'idées, la philosophie, l'esthétique, l'histoire de l'art. » Ainsi Philippe Sers, auteur de *Totalitarisme et Avant-gardes*, a rencontré le succès en Russie. « L'histoire aussi, abordée par la vie quotidienne, comme par exemple dans les ouvrages de la collection "Realia", les biographies, les "Figures du savoir" (sur les grands penseurs de l'humanité, philosophes, scientifiques), les "Guides Belles Lettres des civilisations" »... Autant dire presque toutes les collections de son catalogue, auxquelles on peut rajouter la collection "50 Questions" publiée par Klincksieck.

La prochaine traduction vers le russe devrait être celle du livre de Pierre Vidal-Naquet *L'Atlantide : petite histoire d'un mythe platonicien*, pour lequel deux options ont déjà été retenues.

Concernant les conditions contractuelles, Marie-José d'Hoop précise que « le montant des à valoir ne peut pas être élevé (entre 500 et 1 000 euros), mais les universitaires sont surtout attachés à la circulation des idées, au renom qu'une publication à l'étranger leur apporte et aux échanges entre chercheurs d'une même discipline ». Ces à valoir sont déjà le signe d'un marché plus transparent, où se pratiquaient avant les droits d'auteurs forfaitaires.

Le tirage pour une traduction du français se situe en moyenne autour de 3 000-5 000 exemplaires. Et il faut mentionner les aides apportées par le CNL pour plusieurs de ces ouvrages.

Pour Marie-José d'Hoop, la Russie fait partie des pays qui se montrent le plus dynamiques, après les pays d'Europe centrale et avant la Chine.

Catherine Fel



Philippe Sers : *Totalitarisme et Avant-gardes* (Progress Tradition)



Jean-Pierre Néraudau : *Auguste*, coll. « La vie des hommes illustres » (Molodaïa Guardia)

Liste des titres vendus en 2003-2004

Philippe Sers : *Totalitarisme et avant-gardes*, *Icônes et Saintes Images*, *La représentation de la transcendance*, *L'Avant-Garde radicale* (en cours)

Jean-Noël Robert : *Les modes à Rome*, *Les plaisirs à Rome*

Corinne Coulet : *Communiquer en Grèce ancienne*

Jean-Pierre Néraudau : *Auguste*

Nicolas Bonnal : *Tolkien, les univers d'un magicien*

Tamara Kondratieva : *Gouverner et « nourrir en Russie »*

Collection des Guides Belles Lettres de Civilisation :

• Rome • La Grèce classique • L'Inde classique • L'Empire ottoman • Venise au Moyen Âge • La Chine classique

Nadine Goursaud : *Les religions du monde*

« En préparant le Salon, nous avons souhaité nous tourner vers la littérature russe contemporaine dans tous ses genres, courants et mouvements. Ainsi, le slogan de notre programme "Le printemps russe" reflète parfaitement cette idée. »

Les cessions vers la langue russe : les traductions françaises tracent leur sillon

Si l'on regarde par domaine sur les années cumulées 2002-2003 ont été cédés : 162 titres en littérature, 59 en sciences humaines, 55 en actualités, biographies, documents, 54 en jeunesse, 32 en scolaire, universitaire, 24 en STM (dont droit), 8 en pratique, tourisme, guide, 7 en art, photo, 6 en religion, spiritualité, 5 en encyclopédies, dictionnaires, annuaires, 1 en BD.

La position du livre français en Russie n'est pas prédominante, même si, comme Anastasia Lester le fait remarquer dans son entretien (voir pp. 13-14), « elle s'est améliorée ces 2-3 dernières années, les traductions du français se sont installées dans la production russe de livres ». Il faut du temps aux éditeurs russes pour s'ouvrir à l'extérieur et, de leur côté, les éditeurs français n'ont pas l'air d'être dans une stratégie de prospection active. Pour Antoine Bonfait (Armand Colin) par exemple, c'est actuellement « davantage une réponse à une demande qu'une véritable stratégie de prospection vis-à-vis d'éditeurs spécialisés ».

Par rapport à ce marché difficile, les agents jouent un rôle important, ainsi que les aides à la traduction et à la publication attribuées par le ministère de la Culture et le ministère des Affaires étrangères (PAP Pouchkine), notamment pour des projets lourds, dans lesquels n'ont pas peur de s'engager les éditeurs russes : exemple de la traduction du *Dictionnaire critique des Juifs et du XX^e siècle* (publié aux éditions Text) et l'*Anthologie de textes de psychanalystes français* publié par l'éditeur pétersbourgeois Piter Print. Ces aides « contribuent en tout cas à faire exister une bonne partie des traductions qui se font ! » note avec conviction Virginie Rouxel (Hachettes littératures).

Une quarantaine d'éditeurs français travaillent avec la Russie

En matière de cessions de droits sur les deux années 2002-2003 (413 contrats au total), 38 éditeurs français ont signé de 1 à plus de 100 contrats avec des éditeurs russes. Les PUF caracolent en tête avec 109 contrats, viennent ensuite Gallimard avec 66 contrats, Albin Michel avec 38 contrats, Grasset et Fasquelle, Flammarion (entre 30 et 20 contrats), Fayard, Plon-Perrin, Denoël, Seuil, Robert Laffont-Seghers-Julliard, Minuit, Dunod, Gallimard Jeunesse, Jean-Claude Lattès, Presses-Solar-Belfond, les Belles Lettres (entre 10 et 20 contrats), Hachette littératures, OCDE/OECD, Nathan-Syros, Stock, Actes Sud, Calmann-Lévy, Armand Colin-Nathan université, (entre 5 et 10 contrats), La Découverte, Béatitudes, Hachette Illustrated, Desclée de Brouwer, Éditions d'Organisation/Éditions Eyrolles, Odile Jacob (entre 2 et 5 contrats), une dizaine d'éditeurs ont signé un seul contrat.

Selon les statistiques portant sur les achats, on dénombre pour les années cumulées 2003-2004 une dizaine d'éditeurs à avoir acheté les droits de traduction en français d'ouvrages en langue russe : Albin Michel, Seuil, Gallimard, Fayard, Presses-Solar-Belfond, Actes sud, Liana Levi, Stock, XO/Oh!, Robert Laffont-Seghers-Julliard.

Travaillent dans les deux sens : Gallimard, Fayard, Seuil, Robert Laffont-Seghers-Julliard, Presses-Solar-Belfond, Stock, Actes Sud, Albin Michel.

Jean-François Revel :
Un festin en paroles –
histoire littéraire de
la sensibilité gastronomique
de l'Antiquité à nos jours
(Plon)



■ Les partenaires russes cités

À la question « Quels sont les éditeurs russes avec lesquels vous travaillez régulièrement ? » les éditeurs cités ont été : Ripol Classic, Inostranka, Ast, Text, Palimpseste, Slovo, Fluid, Atalanta, Art Rodnick, Family Leisure Club, Russanov, Eksmo, Progress-Tradition, Veche, NLO, Rosspen, Molodaia Guardia, Sophia, Neva, Piter Print, Ves Mir, Amphora, Azbooka, Symposium, Folio, Nauka, Vladimir Dahl, Ina Press, Praxis, Akademitchesky Prockt, Logos, Machaon, Ultra culture, Hippo Publishing, Infram, Corperate Strategy, Image contact.

Le nombre important d'éditeurs russes partenaires est un signe évident de l'ouverture du marché, en même temps que de son éclatement.

Parfois pas toujours de partenaires fidèles, du « coup par coup » (Virginie Rouxel), « aucun, régulièrement » (Delphine Ribouchon, La Découverte).

■ Les intérêts des éditeurs russes pour la production française

Les ouvrages français achetés pour une traduction doivent correspondre à la réalité du marché du livre en Russie et au lectorat. Double enjeu d'arriver à faire lire, mais aussi à vendre des livres français, dans un contexte de difficulté de la distribution, d'un marketing peu développé et d'un faible pouvoir d'achat. Se posent d'emblée en même temps les deux questions : quoi acheter et comment le vendre, l'idée de traduire du français pour le prestige s'exprimant plus à la marge ici que chez les partenaires européens traditionnels de l'édition française.

Leur choix pour la fiction, très nettement le domaine le plus traduit donc, se porte semble-t-il vers une littérature grand public en premier lieu : « Ils cherchent avant tout des best-sellers, donc il faut que la personne soit très connue » (Eva Bredin, Jean-Claude Lattès). Comme le remarque Charlotte Riegl (Calmann-Lévy) : « Rien de très spécifique ne se dégage au vu des cessions que nous avons conclues. C'est surtout pour des ouvrages de littérature grand public ». Même constat chez Jean-Claude Lattès : les « éditeurs russes recherchent des romans grand public : policiers, fantastique, suspense, romans féminins, livres de jeunesse ».

Les responsables de droits expriment souvent l'idée qu'auprès des éditeurs russes « la littérature contemporaine reste méconnue », comme semble le regretter Anne-Solange Noble (Gallimard). Une autre façon de dire les choses, d'après Eva Bredin, « la littérature

branchée ou "parisienne" ne semblent pas intéresser les Russes ». Elisabeth Beyer (Actes Sud) constate de son côté des choix très distincts, « soit des succès en France, soit des titres très littéraires ». Ainsi les deux ouvrages de Laurent Gaudé publiés par Actes Sud ont été traduits, ou encore des représentants de la littérature contemporaine française, comme Christine Angot ou Philippe Claudel (Stock). Le roman policier traduit du français qui a toujours bénéficié auprès des lecteurs russes d'un attrait particulier (cf article pp. 16 et 17) continue de trouver une place de choix à côté des ouvrages anglo-saxons dans ce domaine.

D'une façon générale, les auteurs français rencontrent-ils le succès en Russie ? Les auteurs Grasset s'exportent bien, Heidi Warneke peut annoncer une liste de succès avec Henri Troyat, Jean-Pierre Milovanoff, Jacques Chessex, Virginie Despentes, Pascal Bruckner, tout comme les auteurs Gallimard : Pascal Quignard, Jean-Marie Le Clézio, Patrick Modiano.

Mais le sentiment prédominant est qu'il est trop tôt pour le savoir ou que « l'accueil est plutôt discret », selon les termes d'Elisabeth Beyer.

Les livres écrits par des femmes (Katherine Pancol, Geneviève Dormann, Noëlle Châtelet dont ont déjà été traduits *La femme en bleu*, *La femme coquelicot*, *La petite aux tournesols*) semblent rencontrer leur public et, en jeunesse, se confirme le grand succès à l'international de *Peggy Sue* de Serge Brussolo, qui « a l'air de bien démarrer chez AST, sans doute parce qu'il fait des romans avec du suspense et avec une touche fantastique » (Eva Bredin). Un succès particulier est celui de Jean-Noël Kapferer publié aux éditions de l'Organisation, « car il a une notoriété internationale dans le domaine de marques » (Marlyne Tolentino).

Le domaine des sciences humaines semble, lui, connaître une certaine désaffection (21 titres cédés en 2003 contre 38 en 2002). Pourquoi ? « La Russie et ses éditeurs s'ouvrent au monde, culture n'est pas synonyme de "France", dans un certain nombre de domaines l'édition anglo-saxonne est plus performante, la demande peut concerner des disciplines où la France n'est pas leader », avance Antoine Bonfait.

Les cessions portent sur les textes de fonds, les classiques (Raymond Aron), l'histoire, particulièrement sous l'angle de la vie quotidienne – choix d'une vingtaine de titres de la collection « La vie quotidienne » (Hachette littératures) ou encore de la collection « Realia » aux Belles Lettres – la sociologie, la philosophie, les sciences politiques, ou les ouvrages se rapportant à la politique (comme par exemple *Ces malades qui nous gouvernent* chez Stock), la fiction historique populaire (succès chez Plon-Perrin de Juliette Benzoni et Henri Troyat). Marion Colas (PUF) constate que « depuis quelques années, il y a une demande pour l'histoire, l'histoire des idées et des mentalités. Auparavant, c'était plus pour la philosophie (Deleuze, Derrida) ». Enfin l'art et l'histoire de l'art, qui ont toujours été au cœur des préoccupations des intellectuels russes.

Un catégorie en non-fiction dont la demande semble se développer est celle des documents d'actualité et des biographies, aussi bien de personnages illustres de l'Antiquité que de contemporains : Brutus, La Callas, Monet, Isadora Duncan, Mozart, la reine Margot, Richelieu pour Plon-Perrin, Diego et Frida Kahlo, Catherine Deneuve *À l'ombre de moi-même* en cours pour Stock, pour ne citer que quelques exemples... « La Russie semble chercher dans les acquisitions de droits une ouverture sur l'actualité mondiale et plus seulement l'acquisition des classiques littéraires ou historiques étrangers », précise Virginie Rouxel.

■ Un marché ouvert mais des partenaires qui se connaissent mal

Comment s'établissent les contacts ?

D'après la majorité des réponses, en priorité lors des foires de Francfort, Londres, au Salon du livre de Paris (où les éditeurs russes ont l'air bien « installés »). Les responsables de droits français vont finalement assez peu sur place.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle ils passent assez souvent par un agent, Anastasia Lester étant incontestablement la plus mentionnée, ou se font conseiller par des traducteurs. Au cours de l'année la prospection se fait sous forme d'envoi de programmes et de courriers. Autre frein à ces échanges pour Marlyne Tolentino (éditions d'Organisation) : « Les difficultés je pense sont liées aux problèmes de paiement des avances, au suivi des dossiers. »

Pourtant le développement des échanges directs semble déboucher sur plus d'échanges, si l'on se réfère par exemple à l'expérience de Marie-José d'Hoop, présente systématiquement à la foire non fiction de Moscou, qui déclare : « le marché russe est florissant », mais il faut y aller ! Pour Delphine Ribouchon, « la communication est parfois difficile à établir avec nos confrères russes ».

■ Les attentes des éditeurs français par rapport au Salon du livre de Paris en général et aux Journées professionnelles du BIEF en particulier

Elles sont en rapport aussi bien avec les freins aux échanges qui ont été avancés qu'avec l'envie que ça change. Avoir une meilleure compréhension du marché russe, mieux connaître leur production et mieux cerner la demande des éditeurs, développer les échanges directs et les rencontres personnalisées sont les souhaits récurrents des professionnels français. Ils voudraient aussi que certains thèmes soient abordés plus précisément, à l'occasion des rencontres avec les professionnels russes : la distribution en Russie, le système de prix du livre, le système de rémunération de l'éditeur, les modes de lecture, le problème des traducteurs, les rapports avec la presse russe, les orientations étrangères de l'édition russe, les principaux obstacles rencontrés par les éditeurs russes pour travailler avec les éditeurs français, comment développer toute la branche non-fiction, le respect de la nouvelle loi.

Du côté des professionnels russes qui seront présents aux Journées professionnelles du BIEF, Sergueï Parkhomenko (Inostranka) par exemple espère que ce sera l'occasion de « pouvoir échanger avec des éditeurs français sur son métier, en particulier sur les difficultés qu'il rencontre pour distribuer et mieux faire connaître sa production », et Nadejda Mikhaïlova, responsable du distributeur Dom Knigi, vient avec l'envie de découvrir le fonctionnement du marché du livre français... et de ses grandes chaînes de librairies.

Des deux côtés, s'exprime donc l'envie de mieux connaître l'édition de l'autre pays et de savoir comment y trouver sa place.

Alors, le Salon, l'occasion d'un ajustement ?

Remerciements à Jean-François Albat, Romuald Boucher (SNE) et à Josiane Castelbou (Centrale de l'Édition)

*Listes des notices parues dans la Bibliographie nationale française-Livres, elles correspondent aux ouvrages traduits du russe en français, édités de 2000 à 2004 et reçus par le Dépôt légal à la BNF : 80 en 2000 ; 117 en 2001 ; 100 en 2002 ; 103 en 2003 ; 98 en 2004.

Philippe Sers

Voyage en Russie, 23-30 janvier 2005

« La sortie d'un livre est toujours un événement pour l'auteur. En Russie, elle a presque le caractère d'une liturgie. Dans l'accueil à Moscou, pour la publication de mon ouvrage *Totalitarisme et avant-gardes* (Belles Lettres 2001, réédition 2003) en russe aux éditions "Progrès-tradition", rien ne manquait, et cela, grâce à la gentillesse et à l'efficacité d'Alexis Berelowitch, et à ses bonnes relations avec les milieux de la pensée en Russie.

J'ai tout d'abord été invité à donner un séminaire au Centre d'art contemporain pour présenter mon tout dernier livre, *L'avant-garde radicale, le renouvellement des valeurs dans l'art du xx^e siècle* (Belles Lettres 2004). J'ai exposé à cette occasion mes analyses selon lesquelles la révolution de l'avant-garde se concentre autour de l'élaboration de nouveaux instruments d'évidence. Apparaissant principalement dans le champ du visuel, elles débouchent sur une implication personnelle du créateur dans une entreprise de rénovation du champ des valeurs. Ce propos a été reçu avec d'autant plus d'intérêt, me semble-t-il, qu'il complétait l'analyse de l'ouvrage précédent, *Totalitarisme et avant-gardes*, dont la traduction en russe avait déjà été lue avec beaucoup d'attention, les deux livres contredisant radicalement la thèse qui a pu être avancée selon laquelle l'aboutissement logique des efforts des avant-gardistes était le déploiement totalitaire de l'esthétique stalinienne. J'ai rappelé que l'avant-garde radicale (abstraction, dadaïsme) avait manifesté une solidarité de nature avec les principes anti-totalitaires (identification personnelle de la valeur, relation absolue à l'absolu). Les questions ont été nombreuses et riches, conduisant à des approfondissements par analyses d'œuvres en particulier. La séance a duré presque quatre heures.

Le deuxième séminaire était à l'Université RGGU et a été consacré à un exposé autour de mon livre *Résonance intérieure. Dialogue avec Yolaine Escande sur l'expérience artistique et sur l'expérience spirituelle en Chine et en Occident* (Klincksieck, 2003). J'ai exposé les principes méthodiques et les résultats de ce travail qui a consisté à identifier les convergences entre la tradition lettrée chinoise et le travail de l'avant-garde occidentale du début du xx^e siècle. Le débat a porté sur les perspectives ouvertes pour l'interprétation de l'œuvre d'art et pour la philosophie de la création artistique, en particulier les fonctions cognitives de l'œuvre dans les arts libres (peinture poésie, musique et, en Chine, calligraphie), à partir des principes mis en œuvre dans cette comparaison. De nombreux philosophes et sinologues étaient présents pour participer à ce débat qui s'est également prolongé assez tard.

La troisième manifestation a eu lieu au Centre franco-russe des sciences sociales et humaines dirigé par Alexis Berelowitch. Il s'agissait de la « présentation » du livre *Totalitarisme et avant-gardes* en russe. Trois exposés très détaillés sur le livre ont été faits. Tout d'abord par l'éditeur lui-même, Boris Oréchine, qui a expliqué les principes qui le guidaient dans son entreprise et les raisons de son choix, puis par deux collègues universitaires, très documentés sur mes travaux, qui ont parlé de l'intérêt scientifique que suscitaient ces analyses qui articulent judéité, christianisme et avant-garde comme une posture de résistance radicale au totalitarisme. Le caractère irréductible de cette résistance est confirmé par la commune détestation que leur vouent l'hitlérisme ou le stalinisme. Un tel antagonisme révèle la profondeur morale et métaphysique des premières avant-gardes et conduit à un nouveau système d'interprétation que ce travail se proposait de mettre en place. J'ai concentré mon exposé personnel qui a suivi ces interventions sur le mécanisme des falsifications opérées sur la création artistique dans les deux cas en appuyant ma démonstration par des projections d'images. L'argumentation que j'ai développée montrait que le principe même de la falsification nous met sur la piste des fonctions de vérité de l'art dont le livre offre un certain nombre d'exemples. La générosité de l'accueil a été à la hauteur de l'attention portée au contenu philosophique du livre. Les échanges ont été chaleureux et prometteurs. Ce séjour un peu fatigant en hiver (date de sortie du livre oblige !) était extrêmement vivifiant grâce aux nombreuses rencontres et discussions qu'il a permis. »

Anastasia Lester scout et agent

« Les éditeurs russes savent très bien ce qu'ils cherchent »

Anastasia Lester est l'agent de plusieurs éditeurs français pour la Russie dans le domaine de la fiction et de la non-fiction (parfois aussi vers la Biélorussie et l'Ukraine, dans leur langue). Elle établit par an autour de 120 contrats de cession de droits de traduction d'ouvrages français en langue russe et deux à trois d'achats de droits pour la traduction d'ouvrages russes en français. Par ailleurs, elle enseigne la langue russe (terminologie économique et juridique) à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco), traduit du français vers le russe et collabore à l'hebdomadaire professionnel de l'édition *Knijnoe Obozrenie*. Avant de devenir agent, elle a effectué plusieurs stages dans des maisons d'édition (Flammarion, Denoël, Plon-Perrin) où elle a appris le « fonctionnement du monde éditorial européen dans sa version française ».

■ **Qu'est-ce qui vous a décidé à exercer ce métier ?**

■ **Anastasia Lester :** Au cours de nombreuses discussions avec des éditeurs russes, j'ai réalisé qu'il n'y avait pas d'agent qui représentait la production française, en dehors des traducteurs.

Il existait le Programme Pouchkine du Bureau du livre français qui favorisait les traductions du français vers le russe, mais il y n'avait aucune réflexion structurée sur les achats, aucune information ne circulait de façon permanente. Les éditeurs semblaient désireux d'avoir une idée globale de ce qui se passe sur le marché français. Après les années 1990, avec l'invasion anglo-saxonne du marché, les éditeurs se sont tournés vers l'Europe continentale, notamment vers l'Allemagne et la France. Ils cherchaient de nouveaux styles, de nouveaux noms, de nouveaux sujets ou au contraire du classique, bien fait, soigneux mais toujours moderne. Il y avait place pour quelqu'un comprenant la particularité du marché russe et surtout comprenant la mentalité des éditeurs russes. Jusque-là, ceux-ci étaient plutôt en contact avec les agences anglo-saxonnes comme Synopsis ou Andrew Nurnberg, le premier je crois, à avoir installé une filiale en Russie. Sur le marché russe, régnait une certaine pagaille du fait de la dissolution de la VAA, l'agence unique qui contrôlait tout auparavant. Certains de ses ex-employés avaient fondé la RAP (Association nationale des propriétaires de droits) ; d'autres

avaient formé FTM Agency Ltd, Izdatelskyi Dom Agency ou encore Izdatelskyi Service (Publishing Service Agency). Toutes ces agences s'occupaient – et s'occupent sans doute toujours – des droits des auteurs russes, sans avoir vraiment changé de style de travail. Les auteurs russes cherchent – si l'occasion se présente – à confier la représentation de leurs intérêts soit à des éditeurs ou à des agents occidentaux : anglo-saxons tels que the Wylie Agency, Andrew Nurnberg, Synopsis Agency ; allemands tels que Nibbe-Wiedling Agency, Galina Dursthoff ; italien, comme Vicki Satlow ; français, comme les agences Hoffman et plus récemment Lora Fontaine. De mon côté, je représente aussi quelques auteurs russes en France.

■ **Vous vous définissez autant comme scout que comme agent...**

■ **A. L. :** Agent ? Scout ? Traductrice ? Enseignante ? Kamikaze ? Je ne veux pas m'imposer un cadre trop restreint pour conserver ma liberté de manœuvre. En tant qu'agent je fais une sélection de nouveautés en étroite collaboration avec les responsables de droits, que je présente deux fois par an sous forme de catalogue aux Foires de Francfort et de Londres. Je défends également ces titres lors des Salons du livre de Moscou et Saint-Petersbourg. Mais je ne pourrais rien vendre aux éditeurs russes si je ne savais pas ce qu'ils cherchent, alors qu'eux le savent très bien parce qu'ils connaissent le marché et qu'ils ciblent bien leurs lecteurs.

Quand des éditeurs russes me demandent de leur trouver des titres pour des collections précises, là je joue plutôt le rôle de scout. Par exemple un éditeur m'a demandé un livre illustré sur les habits de l'armée napoléonienne, un autre trois titres sur la psychologie enfantine à l'âge de 10-15 ans, pour le troisième j'ai cherché des témoignages spirituels pour sa collection « Sagesse du monde ». Un autre voulait des premiers romans se déroulant dans un cadre urbain avec des personnages très marginaux. J'ai dû aussi chercher des textes inédits en Russie des grands écrivains français de la deuxième moitié du XX^e siècle.

La plupart des éditeurs russes ne lisent pas le français. C'est l'une des raisons pour lesquelles ils ne se retrouvaient pas dans le grand nombre de parutions de romans français chaque année, et ont « sollicité » en quelque sorte ce qui est maintenant devenu ma vocation. S'ils peuvent faire confiance aux rapports de lecture des traducteurs, ils ont besoin aussi d'arguments de vente, pour construire leur propre ligne éditoriale qui soit vendable.

■ **Au vu des catalogues, il apparaît important pour les éditeurs de constituer des ensembles (collections, anthologies d'auteurs...)**

■ **A. L. :** Il est vrai que lorsque je les aide, dans les limites de mes capacités, à établir leur « ligne française », je propose souvent deux ou trois ouvrages – d'un même auteur ou sur un même sujet ou encore se rapprochant par l'atmosphère – qui puissent constituer une mini-série. Plus facile à commercialiser, celle-ci attire plus l'attention du public et offre une raison dans les médias de parler d'une « tendance », d'un « style », comme par exemple la *chicken literature* (façon *Journal de Bridget Jones*). De nombreux éditeurs russes me demandent des romans français dans cette veine.

Cela s'explique par l'existence de certaines traditions éditoriales. Les grands auteurs russes classiques (Pouchkine, Tchekov ou Tolstoï) ont souvent été édités sous la forme des « œuvres complètes », appréciée des lecteurs. Dans cette continuité, si le lecteur russe aime le style, le sujet, l'auteur dans la littérature plus contemporaine, il veut plusieurs livres dans le même registre. Le public qui achète les livres les lit et aussi les « collectionne ». Il connaît très

bien les collections : « Panacée contre l'ennui » ou « Illuminator » d'Inostranka, « Les dialogues littéraires » des éditions Nezavissimaya Gazeta, « Les 100 grands noms historiques » des éditions Veche, « Classique contemporain » des éditions Machaon, « La+ligne française » des éditions Fluide, « Fabula Rasa » et « Ex Libris » chez Symposium, « La bibliothèque imaginaire de Borges » d'Amphora...

La création de collections chez un éditeur est aussi comme une indication de relative stabilité économique, de sa capacité d'assurer la promotion, la diffusion et la vente.

Agent ? Scout ?
Traductrice ?
Enseignante ?
Kamikaze ?
Je ne veux pas
m'imposer un
cadre trop restreint
pour conserver
ma liberté
de manœuvre

Il y a par ailleurs la tradition du livre relié, « éternel ». En Russie on achète un auteur inconnu en couverture souple pour le lire dans le métro. Ne trouvent leur place dans la bibliothèque que les livres reliés. Les éditeurs russes testent donc le marché avec l'édition souple – plus facile à imprimer et moins chère – avant de décider un tirage de l'édition reliée.

Autre tradition qui perdure : la publication d'extraits dans les magazines littéraires – *Tolstye Jurnaly*, *Inostrannaya Literatura*, *Novy Mir*, *Zvezda*, *Znamya*, etc. – auxquels semble être dévolu le rôle de « laboratoire », rempli en France par la publications de certains premiers romans.

■ Quelles sont, d'après vous, les grandes tendances en ce qui concerne les achats de droits d'ouvrages français par les éditeurs russes ?

■ **A. L.** : En fiction, les éditeurs russes suivent de très près certains auteurs français qui ont déjà acquis une renommée en Russie : les classiques, comme Modiano, Arrabal, Quignard, Le Clézio, Duras, Delerm, Maalouf, Benacquista, les auteurs phares comme Nothomb, Beigbeder, Houellebecq, Fermine, Gavalda, Schmitt, Lévy, Lambon, Quéffelec, Ravalec, Carrère..., les lauréats des prix littéraires : Ruffin, Dai Sijie, Claudel, Shan Sa, Gaudé, Neuhoff, Echenoz, Nemirovsky. Ils peuvent s'intéresser à des auteurs un peu moins confirmés et à des premiers romans : Brasme, Foenkinos, Zeller, Page, Gunzig, Joncour, Ruzé. Enfin certains cherchent les écrits provocateurs ou marginaux, comme ceux de C. Breillat ou C. Millet.

Les éditeurs russes achètent très volontiers les ouvrages d'auteurs qui s'adressent selon eux à un lectorat féminin : Nicole de Buron, Noëlle Chatelet, Christiane Baroche.

Les genres policier, thriller, science-fiction, achetés au départ par les éditeurs russes chez leurs confrères anglo-saxons, se déclinent maintenant avec des auteurs français comme Werber, Brussolo, Grangé, Bordage, Ayerdhal, Reouven, Germain, Prevost. Le roman historique, difficilement vendable en Russie où ce domaine est saturé, connaît deux exceptions françaises : Christian Jacq et Gilbert Sinoué.

En non-fiction, ils s'intéressent aux documents d'actualité internationale, aux témoignages et aux biographies de personnages historiques, politiques, artistiques (de la mode, du cinéma), aux écrits philosophiques des penseurs français (Ricoeur, Derrida, Deleuze), aux ouvrages de

référence (*Dictionnaire du Moyen Âge*), aux ouvrages sur la santé féminine, la psychologie de la famille.

■ Quelle place occupe la production française sur le marché général des droits ?

■ **A. L.** : Les éditeurs russes cherchent la qualité et l'originalité dans la production française, des sujets et des réflexions qu'ils ne trouvent pas dans la littérature anglo-saxonne. Recherche de diversification, et parfois aussi question de prestige : se permettre de publier un titre traduit du français qui se vendra en général moins bien que les ouvrages anglo-saxons.

La situation du livre français sur le marché russe s'est améliorée ces deux trois dernières années, les traductions du français se sont installées dans la production russe. Mais compte tenu de cette part de risque à publier un auteur français, la proportion de ces traductions restent toujours peu significative. Si par exemple un éditeur russe publie 50 % de traductions, seules 5 à 7 % d'entre elles proviennent du français. On a encore beaucoup à faire pour changer cette situation.

■ Avec quels éditeurs russes travaillez-vous ?

■ **A. L.** : Je travaille actuellement avec 60 éditeurs russes ! Le marché est devenu plus ouvert aux titres français. Parmi les éditeurs qui publient systématiquement les auteurs français, on trouve des



grands groupes tels que AST, EKSMO, Ripol-Classic aussi bien que les éditeurs de taille moyenne : Text, Inostranka, Azbuka, Amphora, Symposium, Ad Marginem, Fluide. Il y a également les petits éditeurs qui achètent les droits de titres dans un domaine précis comme Logos ou Ecce Homo en philosophie, Aleteia en histoire, Axioma, Praxis, Progress-Tradition, Rosspen, U-Factoria, NLO, Lodomir en sciences humaines.

Une nouvelle génération d'éditeurs s'est formée au cours des années 1990 ou plutôt des éditeurs avec une nouvelle mentalité, une nouvelle approche des livres, qui leur permet de travailler plus avec le monde extérieur, et de trouver leur place sur le marché international du livre.

■ Comment se passe la négociation au moment des contrats ?

■ **A. L.** : C'est une sorte d'acrobatie : je dois négocier les conditions les plus avantageuses pour les propriétaires de droits – ce qui est également dans mon intérêt – mais en même temps je veux que l'éditeur russe ne se ruine pas, pour acheter par la suite un autre titre. Cela m'arrive de conseiller de ne pas exiger d'à valoir trop important pour un premier livre, dont il est difficile de prévoir les ventes. Comme le marché russe du livre est devenu un tout petit peu plus stable et structuré, et que les éditeurs russes ont accumulé suffisamment d'expérience pour promouvoir les traductions, je négocie de plus en plus des à valoir et des royalties au lieu de forfaits pour un tirage limité. Mais les à valoir doivent rester toujours assez faible car ils déterminent le prix de revient et non le prix de vente qui n'est pas fixe. En Russie le système de distribution pratiqué – paiement forfaitaire immédiat du distributeur sur le prix de revient du livre – fait que les éditeurs vivent surtout des réimpressions.

■ La FIL et plus récemment le Salon non-fiction de Moscou jouent-ils un rôle dans ces échanges ? Et qu'attendez-vous de l'invitation au Salon du livre de Paris ?

■ **A. L.** : Les salons sont très importants à condition que l'on y participe systématiquement. Pour avoir confiance et se connaître il faudrait se voir plus souvent. Le BIEF est présent à la Foire du livre de septembre de Moscou et à Non-Fiction, mais peu de responsables de droits français se rendent à ces manifestations.

J'espère que les éditeurs russes vont profiter du Salon du livre de Paris pour rencontrer leurs confrères français. D'habitude ils n'ont pas le temps de se voir ni à Francfort ni à Londres. Je compte beaucoup sur la participation active des éditeurs russes et français dans les programmes de séminaires et tables rondes. Pour les éditeurs russes que j'accompagne, je vais faire un planning serré de rendez-vous avec les responsables de droits français !

Propos recueillis par Catherine Fel
anastasiaester@noos.fr

Les aides du Centre national du livre

(Direction du livre et de la lecture du ministère de la Culture et de la Communication français)

Aides à la traduction et à la publication des auteurs russes

Entre 1998 et 2003, 86 titres ont bénéficié de cette aide.

Liste des titres aidés en 2004 :

- Oleg Ermakov, *Pastorale transsibérienne*, trad. Yves Gauthier, Jacqueline Chambon
- Dossier "H" Leskov, Collectif d'auteurs, *L'âge d'homme*
- *Contes populaires juifs d'Europe orientale*, recueil établi par Valery Dimchitz à partir de l'anthologie de Efim Raizé (1904-1970), José Corti

Invités des Belles étrangères russes 2004 :

- Vera Pavlova, *l'Animal céleste*, anthologie poétique, L'Escampette
- Olga Sedakova, *Le Voyage en Chine et autres poèmes*, Caractères, Collection Planètes.
- Mikhaïl Kononov, *La pionnière nue*, Stock
- Leonid Guirchovitch, *Apologie de la fuite*, Verdier
- Yuri Mamleïev, *Les couloirs du temps*, Le Rocher-Le Serpent à plumes

En bénéficieront des ouvrages à paraître en 2005 des auteurs :

- Solomon Volkov • Leonid Dobytschine • Dmitri Bortnikov • Iouri Droujnikov • Valeri Popov • Vassili Axionov • Andreï Kourkov • Sergeï Bolmat • Anatoli Koroliou • Boris Khazanov • Victor Erofeev • Vassili Golovanov • Boris Chiriaev • Andreï Voznessenski • Daniil Harms, • Sergueï Essénine • Est (ou) est Miroir, coffret de pièces de théâtre de jeunes auteurs russes

Les revues *Les cahiers du monde russe*, *Slavica occitania* et *La revue russe* sont également aidées.

Lacunes à publier

Enfin, le CNL a inscrit sur la liste des "Introuvables" (programme d'incitation à la publication, moyennant des subventions exceptionnelles) :

- Andreï Platonov, *Œuvres*

Aides à la traduction et à la publication des auteurs français en russe

Entre 2000 et 2003, une trentaine d'éditeurs russes ont bénéficié de ces aides pour la traduction d'une cinquantaine d'ouvrages français.

En 2004, une trentaine de titres ont été aidés :

- Cortès, Christian Duverger • *Cyrus le Grand*, Gérard Israël • Franz Kafka, Claude David • *Les femmes grecques à l'époque classique*, Pierre Brulé • *Les alchimistes au Moyen Âge*, Serge Hutin • *Croiser le fer. Violence et culture de l'épée dans la France moderne*, Pascal Briost
- *L'avorton de Dieu*, Alain Decaux • *Beaumarchais*, René de Castries
- *Les plaisirs à Rome*, Jean-Noël Robert • *Marc Aurèle*, François Fontaine
- *Laurent le Magnifique*, Ivan Clouas • *Lawrence d'Arabie*, André Guillaume
- *Au plaisir de Dieu*, Jean d'Ormesson • *Herman Hesse le magicien*, Jacqueline Sénes
- *Paris au Moyen Âge*, Simone Roux
- *Les Français pendant les guerres de religion*, Jean-Marie Constant
- *Belmondo*, Philippe Durant • *Guillaume le Conquérant*, Paul Zumthor
- *Casanova l'Européen*, Alain Buisine, PALIMPSESTE. • *La religion des Romains*, John Scheid, NOVOE IZDATELSTVO
- *Venise au Moyen Âge*, Jean-Claude Hocquet • *La Chine classique*, Ivan P. Kamenarovic
- *L'empire ottoman. xv^e-xviii^e siècles*, Frédéric Hitzel, VECHE PUBLISHERS.
- *La vie tumultueuse d'Ilya Erhenbourg*, Ewa Bérard, AKADEMITSCHESKII PROIEKT.
- *Gouverner et nourrir en Russie*, Tatiana Kondratovitch
- *Catherine II*, Hélène Carrère d'Encausse • *La Russie inachevée*, Hélène Carrère d'Encausse, ROSSPEN.
- *La mélancolie des innocents*, Jean-Pierre Milovanoff, MACHAON EDITION.
- *Mille ans de cultures ashkénazes*, Jean Baumgarten, TEXT PUBLISHERS.
- *Anthologie de la psychanalyse contemporaine*, Collectif, PITER

Les activités du Bureau du livre de l'ambassade de France

Le Bureau du livre gère le Programme d'Aide à la Publication Pouchkine.

Celui-ci existe depuis 1991 et est le premier programme de ce type mis en place par le ministère des Affaires étrangères.

Il répond aux conditions difficiles du marché russe, qui malheureusement sont toujours d'actualité : bas prix du livre ; circuit de distribution très peu performant. Cette situation rend particulièrement coûteuse l'édition d'un ouvrage à traduire. Elle fait en particulier que les tirages en sciences humaines sont de l'ordre de 1 500 à 2 000 exemplaires, ce qui est sans commune mesure avec la demande potentielle.

Le Programme Pouchkine permet dans ces conditions de soutenir la présence du livre français. Il prend en charge, soit les droits seulement, soit les droits et une partie du coût de réalisation du livre, correspondant généralement aux frais de traduction. Il soutient également des livres russes traitant de la France. L'an dernier, plus de trente livres ont été soutenus pour les droits, plus de quarante pour les droits et une partie du prix de réalisation.

Les propositions viennent des éditeurs russes eux-mêmes. C'est une condition indispensable pour que les livres sélectionnés correspondent aux besoins du lectorat russe, pour que s'établissent des relations directes avec les éditeurs français, et pour que le PAP constitue un véritable partenariat avec les éditeurs.

Le spectre des genres soutenus est très large, allant de la science à la bande dessinée. Cependant, l'accent est mis sur les sciences humaines, qui présentent les plus grandes difficultés d'édition. Le PAP a ici très largement contribué à faire par exemple connaître au public russe l'historiographie et la philosophie française contemporaine.

Le Bureau du livre organise également des événements autour du livre français.

L'Ambassade de France décerne chaque année trois prix littéraires : le prix de la meilleure traduction (Maurice Vaksmaçher), le prix du meilleur livre consacré à la France (Antoine Leroy-Beaulieu), le diplôme d'honneur du programme Pouchkine, dotés chacun de 2500 euros. Les prix sont remis en décembre sur le Salon du livre intellectuel Non/Fiction.

Des écrivains français sont régulièrement invités en France. La venue de Frédéric Beigbeder, en décembre dernier, à Saint-Petersbourg et Moscou, comme président du jury des prix littéraires a par exemple été un franc succès.

Le Bureau du livre s'efforce de jumeler les publications et les événements. En octobre dernier, à l'occasion d'une anthologie de la psychanalyse française, publiée par le plus grand éditeur de Saint-Petersbourg, Piter, s'est tenu à Moscou un symposium qui a rassemblé les plus grands spécialistes français de la discipline.

En écho au Salon du livre de Paris, il est prévu d'organiser un printemps français en Russie. Celui-ci comportera un volet littéraire : à l'occasion de la publication d'un anthologie de la littérature française contemporaine, plusieurs écrivains français seront invités en Russie. L'autre volet sera philosophique : en collaboration avec les grands centres de recherches et universités moscovites et pétersbourgeois, il est prévu de faire venir en Russie les principaux représentants de la pensée française d'aujourd'hui et de publier un recueil de leurs articles.

La littérature française en Russie : histoire et perspectives

par Galina Youzéfovitch

Cela peut paraître étrange, mais pendant de nombreuses années, l'apprentissage du français en Union soviétique a concerné presque exclusivement des élèves filles. Le rapport garçons/filles dans les écoles d'apprentissage approfondi du français était de 1 pour 3, et les sections de français des facultés des lettres et de traduction ressemblaient à une véritable « réserve » féminine.

De plus, les jeunes hommes qui se passionnaient pour la langue et pour la culture françaises étaient souvent suspectés d'avoir un tempérament trop sensuel et langoureux, si ce n'est une orientation sexuelle déviante.

On peut trouver au moins deux raisons à cette attitude. La première, et probablement la principale, est le caractère très mélodieux, doux et féminisé de la langue française pour l'oreille russe. La deuxième raison réside sans aucun doute dans le fait que les ouvrages qui ont, au siècle dernier, formé chez le lecteur russe l'image de la littérature française, était assez spécifique.

Jusqu'au milieu des années 1990, la notion de « littérature française » renvoyait plutôt en Russie aux œuvres des auteurs classiques (Stendhal, Flaubert, Maupassant et Hugo) lesquels, en vertu de leurs sujets romanesques, étaient perçus comme s'adressant à des jeunes filles ou à des femmes. Dans le même temps, la prose française du XX^e siècle qui parvenait à pénétrer, à doses infimes, en Union soviétique malgré le Rideau de fer, était d'ailleurs composée de préférence de lectures « féminines » : les écrivains français préférés en URSS n'étaient pas Sartre, Gary ou Vian (dont les œuvres étaient traduites et publiées avec de très faibles tirages), mais Françoise Sagan, Hervé Bazin ainsi qu'Anne et Serge Golon, les auteurs d'*Angélique*, qui bénéficiaient d'une immense popularité : à l'époque soviétique et post-soviétique leurs romans ont été réédités 23 fois au total.

Deux écrivains français faisaient exception : Georges Simenon et Sébastien Japrisot, auteurs de romans policiers lus tant par les hommes que par les femmes et qui devaient contribuer, de manière indirecte, à la nouvelle vague de l'intérêt pour la littérature française en Russie dans la deuxième moitié des années 90.

■ Le triomphe du roman policier

Dans les premières années de liberté éditoriale qui ont suivi la restructuration du marché, celui-ci fut dominé par les ouvrages



de divertissement et en premier lieu par les romans policiers anglophones. Les éditions et les rééditions piratées de Rex Stout et d'Agatha Christie, de John Le Carré et d'Alister MacLean envahirent les librairies. Selon les estimations, la part de la littérature non anglophone présente sur le marché russe était inférieure à 7 % du nombre total d'ouvrages traduits, ce chiffre comprenant également les manuels, la prose professionnelle spécialisée et les rééditions d'auteurs classiques. Il est difficile de définir, parmi ces 7 %, la part de nouvelles traductions du français, mais il est évident qu'elle était peu significative. La situation a commencé à changer au milieu des années 90. À la suite d'une crise de la demande de consommation qui perturba l'économie russe, une tendance visant à conquérir des domaines inconnus des lecteurs s'est esquissée. C'est alors que la littérature française, tombée dans l'oubli depuis plusieurs années, a commencé à redevenir populaire.

Jusqu'en 1999 la littérature traduite ne changea pas, des ouvrages de Japrisot, de Simenon, de Sagan furent réédités de manière piratée ou presque piratée. Néanmoins, il était notoire que pour la première fois depuis le début des années 80, ces livres parvenaient à attirer le public considérable de lecteurs jusque-là plongés dans les romans anglophones.

L'année 2000 a marqué un tournant avec la publication presque simultanément par plusieurs maisons d'édition russes de remarquables échantillons de la prose française contemporaine. Le lecteur russe a découvert avec étonnement l'existence, à côté de romans policiers anglais et américains, dont il était saturé, de romans policiers français qui évoluaient selon leurs propres lois originales.

Bien que l'entrée des auteurs français de romans policiers de la nouvelle vague sur le marché russe n'ait pas du tout été préparée (dans les textes de couverture de la plupart des ouvrages, les éditeurs ne pouvaient que se référer, dans l'impuissance, à la « continuité qui existait entre l'ouvrage proposé et les remarquables romans de Japrisot »), cette entrée fut vraiment triomphale. Le roman de Jean-Christophe Grangé, *Les Rivières pourpres*, publié par Inostranka juste avant sa sortie sur les écrans, devint le premier best-seller français en Russie et se maintint trois mois

L'année 2000 a marqué un tournant avec la publication par plusieurs maisons d'édition russes de remarquables échantillons de la prose française contemporaine.

durant parmi les dix meilleures ventes de la plus grande librairie moscovite, Moskva. *La mort des Bois* de Brigitte Aubert, *La Sirène rouge* de Maurice Dantec et *Éloge de la pièce manquante* d'Antoine Bello suivirent et confortèrent le succès du roman français. Désormais l'intérêt pour la littérature française (et pour les romans policiers français en premier lieu) était devenu pour les Russes une sorte d'indice témoignant du bon goût et de la maîtrise exceptionnelle des tendances actuelles.

■ Houellebecq, Benacquista et Beigbeder au hit-parade des romanciers français contemporains

La littérature française contemporaine ayant su gagner le cœur du lecteur russe grâce au succès de ses romans policiers, quelques ouvrages d'une prose d'un genre plus « sérieux » ont commencé à faire leur apparition sur le marché russe. À l'été 2001 est sortie la version russe du roman de Michel Houellebecq *Les Particules élémentaires* qui, même s'il n'est pas devenu un best-seller, a alimenté au sein des milieux intellectuels une ample discussion sur la légitimité ou non des expériences à réaliser avec la personne humaine.

Presque au même moment le roman de Tonino Benacquista, *Saga*, fut publié avec un faible tirage par une maison d'édition peu connue de Minsk. Le titre fut vite épuisé, phénomène exceptionnel dans la Russie post-soviétique. Suite à quelques critiques enthousiastes parues dans la presse moscovite, tous les exemplaires parvenus à Moscou furent immédiatement achetés et une véritable « chasse à Benacquista » commença : encore aujourd'hui, on trouve sur Internet des annonces offrant un prix élevé pour au moins une photocopie du fameux roman.

Frédéric Beigbeder, dont *99 francs* figure au hit-parade des jeunes, connaît lui aussi un grand succès. L'engouement des lecteurs pour le recueil des *Nouvelles sous ecstasy* et leur désir d'imiter ses héros ont même provoqué le mécontentement du ministère russe chargé de la lutte contre le trafic de drogue. Une partie du tirage a été saisie et les éditeurs se sont vus accusés de propagande de produits psychédéliques. Le Service national pour le contrôle du trafic de drogue a fini par lever les sanctions, mais le scandale fit pas mal de bruit. Le fait que pendant le récent séjour de Beigbeder à Moscou, en tant que président du jury des deux prix littéraires français décernés par l'ambassade de France, le public lui ait réservé un accueil digne d'une véritable star de la musique pop et que les interviews qu'il a accordées aient été publiées par presque toutes les principales revues, en dit long sur la popularité de l'écrivain dans les milieux les plus larges du lectorat russe.

■ La littérature française : une valeur en hausse

Au début de l'année 2003 la plupart des éditeurs ont réalisé que la littérature française représentait une orientation prometteuse dont le développement sur le marché russe pourrait avoir non seulement un impact culturel mais aussi une valeur purement commerciale. Jusque début 2004 il n'y avait pas en Russie de maison d'édition spécialisée dans la publication de la prose

française contemporaine –répartie entre Amphora, Inostranka, ACT et d'autres– dont le lecteur n'avait pas de vue d'ensemble, même s'il pouvait déjà lire en russe outre les auteurs déjà cités Virginie Despentes, Amélie Nothomb, Michel Tournier et Vincent Ravalec. Par ailleurs, la part en nombre des romans français sur la liste des meilleures ventes des plus grandes librairies de Moscou et de Saint-Petersbourg n'était pas importante : selon le réseau de librairies « Bookberry », les traductions du français ne représentaient que 11 ouvrages sur les 227 inscrits dans les listes des meilleurs ventes en 2003.

Tout début 2004, le marché éditorial a vu émerger un nouveau « joueur », basant sa politique de marketing sur le principe de la publication systématique des exemplaires les plus originaux de la littérature francophone contemporaine récente : Free Fly, maison d'édition qui a déjà publié une trentaine de titres de la prose française actuelle*. Grâce aux efforts de Free Fly ont été publiées les traductions de Marc Lambron et de Katherine Pancol, de Martin Page et de Franck Ruzé, de Marguerite Duras et de Yann Andréa, d'Anna Galvalda et d'Emmanuel Carrère. Des échos positifs dans la presse ainsi qu'un succès commercial certain ont accompagné au moins la moitié de ces publications (*Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part*, est resté pendant plus d'un mois dans la liste des meilleures ventes de la librairie Moskva). De plus, la réussite du projet de Free Fly a su attirer l'attention des géants du business national éditorial pour la littérature française, et il y a de bonnes raisons de penser que la plus grande maison d'édition russe EKSMO lancerait très prochainement sa propre collection française.

Il faudrait ajouter, pour être tout à fait juste, que l'expansion de la littérature française devrait être considérée non seulement et pas tellement comme un phénomène unique mais comme le résultat d'une renaissance générale dans notre pays de l'intérêt pour les lettres européennes : scandinaves, italiennes, allemandes, slaves. Après s'être passionné plusieurs années pour la littérature

anglophone en général et américaine en particulier, le lecteur russe a commencé à réaliser qu'en réalité les auteurs européens lui étaient beaucoup plus proches que les auteurs d'Outre-Atlantique. Que les traditions qui se sont créées depuis des siècles dans le cadre de la culture européenne correspondaient mieux à la perception du monde par un Russe, et que les problèmes abordés par les écrivains européens ressemblaient beaucoup à ceux qu'il était amené à affronter quasiment au quotidien.

Ce processus entamé il y a presque dix ans devient toujours plus évident et s'affirme. Si l'année dernière une quarantaine d'ouvrages français contemporains ont été traduits, en

deux mois seulement cette année quelque 15 nouveaux livres français ont été publiés par des maisons d'édition de Moscou et de Saint-Petersbourg. Tout cela permet de nourrir un optimisme certain. Il est évident que la littérature française a toutes les chances de devenir la plus demandée par les lecteurs russes parmi celles qui affluent aujourd'hui de toute l'Europe dans notre pays, alors qu'apparaissent des maisons d'édition russes se spécialisant notamment dans les traductions du français.

Galina Youzefovitch est critique littéraire au journal Ogoniok. Ce texte lui a été commandé par le Bureau du livre de l'Ambassade de France en Russie.

* Le dirigeant de Free Fly, Andreï Karpov, sera l'un des participants aux Rencontres professionnelles franco-russes organisées par le BIEF le 16 et le 17 mars.

Les sciences sociales et humaines dans la Russie d'aujourd'hui

■ L'ère soviétique

Le modèle imposé par le régime soviétique aux chercheurs fut d'une telle force que, même s'il commença à se décomposer dans les années 1960, suivies quinze ans plus tard par la perestroïka et la fin de l'URSS en 1989, nous sommes encore en ce début de millénaire en pleine période post-soviétique dans laquelle le paysage porte les marques du passé et celles des efforts accomplis pour en sortir.

La dictature d'une idéologie officielle avait à la fois provoqué dans l'Union soviétique la disparition de certains savoirs ou disciplines, par exemple la sociologie, et empêché la naissance d'autres, par exemple les sciences politiques ou l'anthropologie. Dans certains domaines, elle imposa des schémas scolastiques, en histoire surtout, et interdit en particulier l'accès aux archives de l'histoire récente. La deuxième grande conséquence de cette période fut la coupure entre les chercheurs soviétiques et la communauté scientifique internationale, même si cette coupure se fit moins radicale dans les années 1960-1970. Des auteurs décisifs pour la pensée du xx^e siècle, des mouvements de pensée entiers restèrent ignorés jusqu'à la levée de la censure à la fin des années 1980 et,

à l'exception peut-être de Youri Lotman et Aron Gourevitch, les chercheurs russes, non traduits, restèrent totalement ignorés hors de l'URSS. Il faut cependant noter que certains autres domaines ont moins souffert, comme les sciences de la littérature ou la linguistique qui se maintinrent à un très haut niveau.

■ Plus de censure mais de maigres crédits

La recherche actuelle en sciences sociales et humaines se trouve donc conditionnée par ce passé révolu, par la levée de la censure, la liberté de déplacement des textes et des personnes mais aussi par la diminution radicale des financements publics de la recherche.

La disparition des interdits a radicalement modifié l'organisation même de la recherche. Ses anciens centres, pour l'essentiel les grands instituts de l'Académie des sciences, sont à quelques exceptions près des coquilles vides, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'emploient pas des chercheurs de grande qualité mais leur rattachement à un institut est devenu purement formel et la recherche vivante s'est déplacée dans des lieux nouvellement apparus. Il peut s'agir d'un établissement privé, ou parfois même étatique, comme l'Université européenne de Saint-Petersbourg, avec des départements de sociologie et d'histoire particulièrement vivants ou l'Université des sciences humaines à Moscou avec son Institut des hautes études sociales; d'une revue, comme *Le Nouvel Observateur littéraire* (histoire et théorie de la littérature), ou les revues d'histoire *Odyseus*, dans la tradition des *Annales*, ou *Casus*; ou bien encore de maisons d'édition comme Rosspen qui édite des monographies sur la période soviétique et surtout des recueils d'archives encore récemment fermées, NLO qui se spécialise en histoire culturelle et intellectuelle, OGI avec notamment des ouvrages d'ethnologie de la ville moderne, etc.

On assiste à l'émergence de nombreux centres sociologiques allant de simples instituts de sondage à des centres reconnus comme le Centre Levada. Bien évidemment dans une société en pleine

libéralisation, ce sont les centres bénéficiant de commandes privées ou étatiques qui se développent le plus, et à côté des sociologues, on trouve une multitude d'officines en «politologie», nouvelle venue en Russie, mais qui connaît un développement foudroyant. Toutes les universités, à commencer par la plus prestigieuse et la plus ancienne, celle de Moscou, s'adaptent en créant de nouvelles filières, presque toujours payantes.

La principale conséquence de la levée de la censure est la publication à un rythme accéléré des ouvrages du xx^e siècle et la découverte de Braudel ou Max Weber, Paul Ricoeur ou Heidegger. Dans l'avalanche de nouveaux livres, à côté des classiques «occidentaux», on trouve les interdits de la Russie d'avant 1917, en premier lieu la philosophie religieuse russe, qui dominait dans les années 1990 et le marché du livre et les esprits. On trouve aussi, mêlés aux précédents sur les rayonnages des librairies, des délires scientifiques comme la «théorie» très populaire selon laquelle toute l'histoire antique et médiévale a été inventée par des faussaires.

L'ouverture des frontières se traduit en outre par l'intégration progressive des chercheurs russes dans la communauté internationale et l'on voit naître une nouvelle génération de chercheurs maîtrisant plusieurs langues et circulant réguliè-

èrement entre la Russie et les grandes universités européennes et américaines, où parfois même ils s'installent définitivement. Ces expatriations, dues majoritairement à la faiblesse des financements de la recherche et aux salaires dérisoires (de l'ordre de 100 euros par mois) ne sont qu'une des conséquences de l'abandon par l'État de la recherche fondamentale, la plus grave étant l'abandon de la recherche par les jeunes les plus talentueux, obligés pour vivre de trouver des emplois plus lucratifs, qui n'assurent plus la relève.

La disparition des interdits a radicalement modifié l'organisation même de la recherche

La principale conséquence de la levée de la censure est la publication à un rythme accéléré des ouvrages du xx^e siècle



NZ MAGAZINE, une revue interdisciplinaire sur les sciences humaines et sociales publiée par NLO.

La présence massive de fondations occidentales, américaines et allemandes en premier lieu, joue un rôle important car, avec la faillite des financements publics, elles deviennent une ressource essentielle pour les chercheurs russes, grâce aux collaborations internationales. De là, le développement tout sauf endogène d'études sur des sujets à la mode, sur les problèmes de l'environnement ou le *gender*, mais les fondations étrangères ou les institutions internationales initient également des recherches sur la pauvreté, les classes moyennes, la société civile, etc.

■ Un avenir optimiste ?

Après une crise d'une rare violence où non seulement les modes de travail mais les cadres intellectuels anciens furent profondément remis en cause, on voit aujourd'hui, malgré toutes les difficultés, une vie intellectuelle particulièrement active et vivante, surtout dans les « deux capitales » (Moscou et Saint-Pétersbourg), dont témoigne une multitude de colloques, tables rondes, conférences... Même si l'on ne peut aligner de « grands noms », de nombreux ouvrages en linguistique, en histoire littéraire, histoire culturelle, en histoire sociale de la Russie et de l'URSS, en anthropologie, en linguistique, sont tout à fait remarquables. Sans être trop optimistes à court terme (car « l'ancien » continue à dominer dans l'enseignement : d'anciens professeurs de marxisme – léninisme enseignent les sciences politiques et les professeurs d'histoire se sont contentés de remplacer la supériorité du socialisme soviétique par celle de la spiritualité russe), dans bien des esprits percent malgré tout les promesses sinon d'un avenir radieux du moins d'une vie scientifique intéressante.

Alexis Berelowitch

Directeur du Centre franco-russe en sciences humaines et sociales de Moscou

Un colloque interdisciplinaire franco-russe s'est tenu en juin à la Maison des sciences de l'homme intitulé : « Entre les lignes, les frontières, les siècles et les genres » – Écrire, lire, éditer le journal personnel (Russie XIX^e-XXI^e siècles) : enjeux contemporains. Il était le fruit d'une collaboration de plusieurs années entre diverses institutions, dont le centre franco-russe en sciences humaines et sociales de Moscou. Étaient invités des spécialistes d'analyse textuelle, des historiens, des sociologues, des anthropologues, des éditeurs. Pour le détail des participants, on peut se reporter au site www.msh-paris.fr

entretien avec

Alain Blum

historien et démographe

« Nous entretenons de très nombreuses relations avec nos collègues russes, relations qui se sont nettement renforcées depuis le début des années 1990, et surtout renouvelées »



Entretien avec Alain Blum, historien et démographe, prochain directeur du Centre d'études du Monde russe, soviétique et post-soviétique, qui interviendra pendant le 25^e salon de Paris dans le cadre de plusieurs tables rondes.

■ **Quels sont les grands axes de recherche qui caractérisent le Centre d'études du Monde russe, soviétique et post-soviétique ?**

■ **Alain Blum :** Ce centre est un centre de recherche de l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales) et du CNRS. Parmi les axes de recherche majeurs menés par les enseignants et chercheurs du centre, nous tentons de repenser la Russie et son histoire sur le long terme, de mieux cerner quels ont été les bouleversements sociaux au-delà de la dimension politique et répressive du stalinisme, de comprendre plus généralement l'histoire soviétique du XX^e siècle en développant une démarche comparative. Aujourd'hui, nous travaillons notamment sur le quotidien de la Russie dans les années 1960, sur les formes de l'État soviétique et en particulier sur la place de l'administration dans un État autoritaire, sur les questions de résistance et de collaboration, de l'information et du secret, des transferts de population, de surveillance et de répression. Plusieurs projets sont consacrés à l'État, aux formes de gouvernement, aux transferts culturels, du XVII^e au XX^e siècle.

■ **Le Centre va très bientôt changer de nom, est-ce révélateur d'un tournant dans les thèmes de recherche ?**

■ **A. B. :** En effet, le Centre va s'appeler tout prochainement « Centre d'étude des mondes russe, caucasien et centre-européen ». Ce changement de dénomination n'est pas que symbolique, mais tient compte des profondes mutations

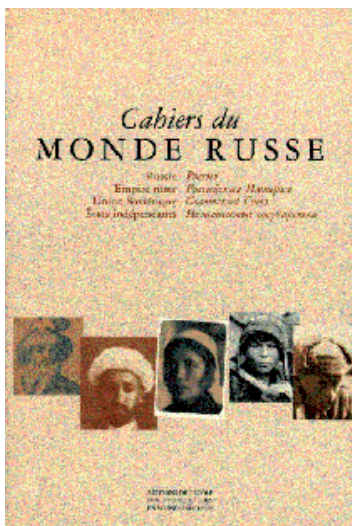
des perspectives de recherches dans l'aire culturelle que nous étudions.

Le Caucase est désormais, à l'évidence, un espace très important, au voisinage de l'Europe, complexe et lieu d'interaction entre des histoires diverses. L'enjeu qu'il représente aujourd'hui nous a conduits à en renforcer l'étude. L'Europe centrale et orientale est aussi fondamentale pour une perspective historique qui tienne compte de l'histoire de l'Empire russe et de l'URSS. L'ancrage européen de cet espace est désormais évident, mais il reste malgré tout un ensemble géographique dans lequel s'entremêlent des histoires ouvertes tant vers l'ouest que vers l'est. Notre propos est de mieux comprendre comment elles interviennent dans les sociétés contemporaines, et marquent les chemins que parcourent ces sociétés.

■ **Quel est votre mode de collaboration avec le Centre franco-russe des sciences humaines à Moscou et avec les chercheurs russes en sciences sociales ?**

■ **A. B. :** Le Centre franco-russe s'est développé pour être un lieu de rencontre, de création de relations scientifiques, avec les jeunes chercheurs ou doctorants russes. Nous co-organisons ainsi une journée consacrée à la révolution de 1905, un peu oubliée aujourd'hui et pourtant fondatrice. Plus généralement, nous entretenons de très nombreuses relations avec nos collègues russes, relations qui se sont nettement renforcées depuis le début des années 1990, et surtout renouvelées. Il serait faux de prétendre que les relations

scientifiques datent de la perestroïka. Nous disposions de nombreux réseaux auparavant, mais il est vrai qu'elles se développent assez différemment aujourd'hui, peut-être moins marquées par les relations institutionnelles et plus fondées sur des relations de chercheur à chercheur. Nous avons élargi nos collaborations, en nous fondant en particulier sur toute une génération de jeunes chercheurs, qui a développé des recherches particulièrement novatrices depuis le milieu des années 1990. Nous avons beaucoup appris auprès d'une nouvelle génération d'historiens et de sociologues, proches du terrain, et ayant un accès direct aux archives, avec une sensibilité toute particulière aux transformations sociales. De notre côté, il me semble que nous avons pu intégrer



ces chercheurs à l'univers international de la recherche, leur offrir des approches conceptuellement renouvelées, leur poser de nouvelles questions. Nous avons mené des recherches communes particulièrement fécondes. De plus, sur un plan différent, il est certain que les meilleurs chercheurs russes ont bénéficié des soutiens (sous forme de bourses, d'aide à la mobilité, de financement de projets de recherche, de publications d'archives) qui leur ont permis de poursuivre leurs recherches dans des conditions acceptables, ces financements nous permettant, de notre côté, de développer de nouvelles problématiques.

■ **Depuis la fin des années 1980, l'accès des archives a été grandement facilité. En quoi cela modifie les méthodes de recherches ?**

■ **A. B. :** L'accès aux archives, très largement ouvert depuis le milieu des années 1980, a été essentiel dans le renouvellement

de notre champ d'études et est pour beaucoup dans le dynamisme des recherches sur cette aire culturelle. Sans doute, il n'y a pas eu de révolution de notre connaissance des événements marquant l'histoire russe et soviétique. De nombreux faits, fondamentaux, ont cependant été précisés, voire découverts. Faits statistiques d'abord : l'ampleur de la famine de 1933, des répressions, des pertes issues de la collectivisation, etc. Mais, surtout, ce sont tous les mécanismes du pouvoir stalinien, puis post-stalinien, qui peuvent être aujourd'hui compris et analysés. On redécouvre aussi les multiples aspects de la société soviétique, des sociétés pour être plus précis. Les démarches comparatives sont aussi rendues possibles, ainsi que les approches micro-historiques, qui permettent de comprendre, localement, comment cette histoire se développait.

■ **Est-ce que le Centre publie des travaux ? Y a-t-il des coéditions avec la Russie ?**

■ **A. B. :** Le Centre coordonne une collection aux éditions du CNRS, intitulée « Mondes russes », codirigée par le directeur des archives nationales de Russie (GARF), et publie deux revues, les *Cahiers du monde russe*, à dominante historique, aux éditions de l'EHESS, et la *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, plus centrée sur l'actualité, aux éditions Armand Colin. Elles sont entre autres un moyen de publier des archives, rendant ainsi accessible au public francophone des documents essentiels. Ainsi, un volume *Retour d'URSS*, porte sur les prisonniers de guerre français en URSS, d'autres vont porter sur les voyageurs français en URSS, sur la surveillance quotidienne dans l'entre-deux guerres des scientifiques, les campagnes soviétiques autour de la collectivisation massive ou encore l'émigration russe après la Révolution, ou le monde urbain dans les années 1930, etc. D'autre part, ces revues sont essentielles pour nous insérer dans la communauté scientifique internationale. Elles y occupent d'ailleurs une place privilégiée, et permettent à la recherche francophone de continuer à être présente au sein d'une recherche internationale dominée de plus en plus par les Anglo-Saxons, notoriété due notamment à sa publication en plusieurs langues – anglais, russe et français. Si peu de projets de co-éditions ont vu le jour, nous avons en revanche de réels échanges intellectuels avec un éditeur aussi important que NLO, acteur essentiel des débats intellectuels en Russie aujourd'hui.

■ **Par ailleurs, vous êtes auteur de *Naître, vivre et mourir en URSS, dont une réédition, renouvelée, a été publiée chez Payot en 2004, et qui vient d'être traduit en russe dernièrement ; pensez-vous que dans votre domaine, il y a un véritable échange éditorial ?***

■ **A. B. :** J'ai eu la chance en effet que cet ouvrage soit accessible aux lecteurs russes (mon dernier ouvrage, écrit avec Martine Mespoulet, *L'anarchie bureaucratique. Statistique et pouvoir sous Staline* est aussi en cours de traduction). L'échange intellectuel avec le monde que l'on étudie est en effet essentiel et sa confrontation avec les regards intérieurs pleine d'enseignement. La réciproque est utile aussi. Bien entendu, plusieurs ouvrages essentiels en sciences sociales ont été traduits en français : je pense par exemple à un ouvrage d'Oleg Khlevniouk, l'un des historiens les plus originaux de la jeune génération, traduit aux éditions du Seuil ; à un livre d'Anatole Vichnevski, démographe et intellectuel de renom en Russie, aux pensées originales, stimulantes et dérangementes, traduit aux éditions Gallimard et à quelques autres encore. Malheureusement, ces traductions ne sont pas en nombre suffisant, au regard de la production russe en sciences sociales, il est vrai inégale, mais fournie. À cela, je vois plusieurs raisons : de façon générale, les éditeurs sont méfiants devant la production en sciences sociales et humaines, qui se vend difficilement. Une autre raison est plus structurelle : une large production russe s'est développée autour de projets de publications de documents d'archives, comme par exemple, l'immense et magnifique projet sur les campagnes russes autour de la collectivisation massive, soutenue en particulier par plusieurs projets français et coordonné par le grand historien russe des campagnes, décédé il y a peu, V. Danilov ; et aussi la publication, fondamentale, de 6 tomes de documents sur l'histoire du Goulag. J'évoquerai pour finir les publications de correspondances entre dirigeants, passionnantes. Il est trop rare que de tels projets de traduction voient le jour alors que c'est une matière essentielle dans l'échange culturel et scientifique, et au-delà dans les relations entre deux mondes différents et proches à la fois.

Propos recueillis par Sophie Bertrand

Le samedi 19 mars, de 11 h à 12 h 20 (Stand « Les nouveaux éditeurs russes »), « L'État russe : Léviathan ou colosse aux pieds d'argile ? » ; le lundi 21 mars, de 10 h à 14 h (à la MSH, 54 Bd Raspail) « Ouverture des Archives ? » ; le mardi 22 mars, 19 h 30 à 21 h (Paris bibliothèques et les bibliothèques de la Ville de Paris, Salle Pouchkine), « Russie au présent ».

Voyages en Russie

avec *La Revue des livres pour enfants*

Depuis ses débuts, *La Revue des livres pour enfants* a publié de nombreux articles sur les littératures de jeunesse étrangères et sur le développement de la lecture des jeunes dans le monde entier. Depuis 2000, face à la demande croissante de bibliothécaires qui mettent en œuvre des projets à dimension internationale et s'intéressent à la diversité de la création artistique en direction des enfants, un dossier sur un pays spécifique est proposé chaque année, regroupant des contributions qui abordent aussi bien les tendances de la création contemporaine (écriture, illustration), les pratiques d'animation ou de promotion de la lecture que le paysage éditorial, l'évolution du marché ou des phénomènes culturels et sociaux plus larges : représentations et statut de l'enfance, culture de l'écrit, perspectives éducatives...

Après l'Espagne en 2000, le choix des pays « visités » s'est aligné sur celui des organisateurs du Salon du livre de Paris : Allemagne en 2001, Italie en 2002, Flandre et Pays-Bas en 2003, Chine en 2004. Des journées d'étude d'IBBY (section française d'International Board on Books for Young People) viennent en complément permettre la rencontre avec les acteurs de ces littératures.



La Russie est cette année l'invitée d'honneur du Salon du livre de Paris. Pour tous ceux qui s'intéressent aux livres pour enfants, c'est l'occasion d'entreprendre une passionnante recherche pour mieux connaître la littérature de jeunesse de ce pays et comprendre comment s'y posent les questions autour de la lecture, tant pour l'édition que pour les bibliothèques publiques.

C'est à ce voyage que vous invite ce dossier, en proposant aussi un voyage dans le temps puisque la manière dont s'articulent le passé soviétique et la situation actuelle est constamment questionnée : que retenir, regretter ou rejeter d'un temps révolu, quelle part d'héritage reconnaître ou refuser, comment s'inscrire dans une tradition, détruire, construire ?

Cette réflexion commune est cependant abordée selon des angles divers : la Russie d'aujourd'hui, avec ses paradoxes, ses contrastes et ses perspectives d'avenir est au cœur des propos des éditeurs comme des bibliothécaires, tandis que c'est la mise en perspective historique qui organise l'ensemble des

articles consacrés aux livres eux-mêmes, avec notamment dans le domaine de l'image une large place accordée – à la mesure de l'importance qui leur est reconnue dans l'histoire de l'art – aux artistes de l'avant-garde qui dans les années 20 ont créé pour les enfants d'inoubliables chefs-d'œuvre.

Françoise Ballanger

SOMMAIRE

- Contrastes et paradoxes de la Russie d'aujourd'hui, par Jean-Pierre Thibaudat
- Situation et perspectives de l'édition pour enfants en Russie, par Irina Balakhonova
- Donner le meilleur aux enfants, par Konstantine Miltchine
Le livre russe pour enfants dans les années 20
- Vladimir Lebedev (1891-1967) et Samuel Marchak (1887-1964). Quand la poésie jonglait avec l'image, par Odile Belkeddar avec la collaboration de Béatrice Michielsen
- Vladimir Lebedev, le livre comme jeu, par Cécile Pichon-Bonin et Valérie Pozner
- Mikhaïl M. Tsekhanovsky (1889-1965) ou l'art des premiers livres soviétiques pour enfants, par Béatrice Michielsen
- Les livres russes de la bibliothèque l'Heure Joyeuse de Paris, par Françoise Lévêque
- Y a-t-il une continuité de l'avant-garde russe dans l'illustration ?, par Ilya Kabakov
- « L'illustration nous a permis de survivre » entretien avec Eric Boulatov, par Galina Kabakova
- L'illustration contemporaine russe des livres pour enfants, par Olga Maeots
- Une littérature qui conte..., par Odile Belkeddar
- Les aventures du conte en Russie, par Galina Kabakova
- Les enfants et les bibliothèques, par Nathalie Ferrier, Vitaly Zuisko et Jean-Claude Bonnet
- Quelques pistes pour aller plus loin...

Les deux textes des pages suivantes sont extraits de ce dossier spécial sur la Russie

Journée d'étude du 17 mars : Lire en V.O

• Organisée par la bibliothèque Elsa-Triolet, Livres au Trésor (Seine-Saint-Denis) et Ibbly-La joie par les Livres, elle portera sur les « Livres pour enfants des années 20 en Russie soviétique autour de l'œuvre de S. Marchak et V. Lebedev et leurs influences dans l'art de l'album ». Elle se déroulera au cinéma Ciné 104 (104 avenue Jean-Lolive, Pantin).

Exposition « PLACE À LA GLACE ! »

• Livres pour enfants des années 20 en Russie soviétique de Samuel Marchak et Vladimir Lebedev du 19 mars au 28 mai 2005 à la bibliothèque Elsa Triolet (102 av. Jean-Lolive - 93500 Pantin).

Informations :

Ibbly-France-La Joie par les livres : 01 55 33 44 75
Mél. : marion.caliyannis@lajoieparleslivres.com
Livres au trésor : 01 48 30 54 72
Mél. : livres.au.tresor@ville-bobigny.fr

Situation et perspectives

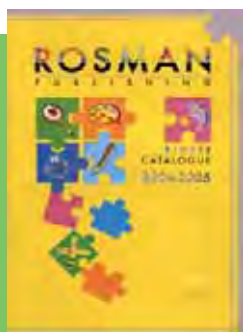
par Irina Balakhonova*

**Qui édite aujourd'hui des livres pour enfants en Russie ?
Lesquels ? Avec quels objectifs, quelles méthodes, quel succès ?
Irina Balakhonova présente et interroge quelques éditeurs,
souligne les principales tendances de l'édition jeunesse et
s'interroge sur ses perspectives d'évolution.**

Selon les données publiées par la revue professionnelle *Le Commerce du livre*, la Russie compte 6 000 maisons d'édition qui ont réalisé en 2003 un chiffre d'affaires de 1,5 milliard de dollars. La croissance annuelle oscille entre 15 et 20 %. On peut parler de surproduction, puisqu'une librairie moyenne n'accueille qu'un livre sur cinq publiés environ. Pour autant, la situation sur le marché du livre d'enfants n'est pas univoque. L'augmentation constante des ventes explique l'optimisme des plus grands éditeurs, tandis que parents, professeurs et bibliothécaires se montrent sérieusement préoccupés par l'absence sur le marché d'une littérature moderne de qualité – russe et étrangère –, qui aiderait les enfants dans le difficile passage à l'âge adulte et la compréhension du monde. La littérature moderne n'est pas présente dans les écoles, et les bibliothèques n'ont souvent pas les moyens d'acquérir les nouveautés.

« Nous avons attendu ce moment très longtemps et c'est un bonheur de voir les jeunes retrouver le goût des livres »

Nous pouvons commencer ce petit tour d'horizon par une des plus grandes maisons d'édition actuelles spécialisée dans le livre d'enfants, **Rosmen**, créée en 1992 et qui se positionne sur le créneau de la littérature familiale. C'est elle qui publie dès 2000 *Harry Potter* en russe et dispose également des droits pour la célèbre trilogie de Pullman *À la croisée des mondes*. À un moment où l'on ne trouvait plus aucun livre sur le marché russe – les éditions d'État avaient disparu – Rosmen débute avec un emprunt de 50 000 dollars, utilisés à la publication des Contes de Grimm, tirés à 500 000 exemplaires et épuisés en un mois et demi. Aujourd'hui un tel tirage coûterait 15 fois plus cher. Dès 1994, Rosmen se lance dans les encyclopédies de vulgarisation scientifique destinées aux enfants. Les tirages oscillent entre 100 000 et 200 000 exemplaires et sont épuisés en quelques mois. En 1998, Rosmen contrôle environ 40 % de ce marché et possède plus de 340 titres à son catalogue. Grâce à l'appui de partenaires étrangers, Rosmen survit au krach de 1998, fatal à la plupart des éditeurs, et ses encyclopédies se vendent dès l'année suivante dans les pays de l'Est ainsi qu'en Allemagne et en Italie.



Rosmen, une des plus grandes maisons d'édition jeunesse



La série *Harry Potter* (Rosmen)

Mikhaïl Markotkine, le directeur, se montre optimiste : « *Harry Potter* nous a coûté cher en termes de droits mais jusqu'ici les quatre premiers volumes se sont vendus à 3 millions d'exemplaires. » Pour Markotkine, *Harry Potter* a réveillé en Russie l'intérêt pour la littérature de jeunesse, qui se trouvait jusque-là dans une situation catastrophique : « le secteur jeunesse ne marchait pas fort, avec des tirages, quand on avait de la chance, qui ne dépassaient pas 7 000 exemplaires par année. Hormis la satisfaction morale, cela n'apportait pas grand-chose. Depuis, la situation s'est retournée, avec des tirages intéressants, outre *Harry Potter*, pour les livres de Philipp Pullman ou Jacqueline Wilson. Nous avons attendu ce moment très longtemps et c'est un bonheur de voir les jeunes retrouver le goût des livres. »

On peut cependant estimer que l'engouement pour *Harry Potter* n'a pas changé grand-chose pour la littérature jeunesse en Russie : pratiquement aucun grand éditeur n'ose lancer de nouveaux auteurs ou prendre de nouvelles orientations. On retrouve toujours les mêmes encyclopédies, les mêmes séries et la littérature étrangère n'est représentée que par sa production la plus commerciale. Pourtant Mikhaïl Markotkine veut espérer que « de nouveaux auteurs russes pour enfants vont peut-être apparaître, de la même façon que, dans le domaine du polar, des auteurs russes contemporains, comme Alexandra Marinina ou Boris Akounine, ont brusquement supplanté Agatha Christie et James Hadley Chase. On a besoin d'auteurs dans lesquels les enfants russes puissent se reconnaître ». Le directeur de Rosmen doit quand même concéder que ce renouveau se fait attendre. « Nous continuons de publier des valeurs sûres comme Grigoriï Oster ou Edouard Ouspensky, mais à part eux il n'y a personne. Je pense que la plupart des écrivains en Russie aujourd'hui s'orientent plutôt vers la littérature adulte, d'abord parce que ça marche mieux, ça se vend mieux et sans doute aussi parce qu'il est plus facile d'écrire pour des adultes ».

Selon les statistiques de la Chambre du livre, publiées annuellement dans le journal *Knijnoe Obozrenie*, la part des livres pour enfants dans la publication totale, en nombre de titres, représente environ 5 ou 6 % ces dernières années. Au premier semestre 2004, elle atteint 6,6 %. Si on s'attache aux tirages, la part augmente sensiblement : de 11 % en 2001 à 14 % en 2003 et 15,8 % au premier semestre 2004. La majorité de ces livres est publiée dans les régions de Moscou et de Saint-Petersbourg. L'auteur le plus édité au premier semestre 2004 est Vladimir Stepanov, avec 87 titres pour les tout petits pour un tirage total de 2,35 millions d'exemplaires.

La deuxième place est occupée par J.K. Rowling, avec 9 titres (5 titres pour enfants et 4 éditions dans des collections « adultes »), pour un tirage total de 1,22 million d'exemplaires. On trouve à la troisième place le merveilleux écrivain et poète pour enfants de l'époque soviétique, Korneï Tchoukovski, avec 70 titres et 1,128 million d'exemplaires publiés. Tolstoï et Pouchkine suivent loin derrière, avec respectivement 447 000 et 441 000 exemplaires. Perrault occupe la onzième place, *Le Chat botté* et *Le Petit Chaperon rouge* étant très populaires.

Extrait de l'article « Donner le meilleur aux enfants » de Konstantine Miltchine, journaliste à l'hebdomadaire *Knijnoe Obozrenie* paru dans la *Revue des livres pour enfants*

* Irina Balakhonova est directrice des éditions Samokat.

Jeunesse en Russie

Mikhaïl Morozov, responsable de la maison d'édition **Egmont Russie**, filiale du groupe international danois, ne se montre pas moins critique vis-à-vis des « malheurs de la littérature russe ». Egmont – une des cinq grandes maisons d'édition russe dans le secteur jeunesse – s'est spécialisé dès 1992 dans le créneau des journaux illustrés qu'on appelle ici « de marque », du genre « Disney » ou « Barbie » où il a complètement distancé ses concurrents. Les tirages dépassent le million d'exemplaires et Egmont aujourd'hui publie une quinzaine de journaux illustrés de ce type. Cette maison s'est également lancée depuis deux ans dans la publication de romans pour enfants et adolescents et a publié une dizaine de titres, essentiellement anglophones : « Nous avons deux critères de publication : la valeur littéraire et l'intérêt qu'un livre peut provoquer chez le jeune lecteur russe. »

Après avoir cité Borges – « un bon livre doit être d'abord intéressant et fascinant » –, Mikhaïl Morozov précise ce qui est intéressant et ce qui ne l'est pas pour le lecteur russe, selon une vision que partagent la plupart des éditeurs russes actuels : « Il existe de la bonne littérature que nous ne pouvons pas publier parce qu'elle sort de notre cadre social. Une littérature qui peut être intéressante pour l'Angleterre ou les États-Unis mais pas pour la Russie. Des livres par exemple qui racontent les difficultés des familles américaines – le père toxicomane, la mère qui se prostitue... » Si l'on fait remarquer à Mikhaïl Morozov que cette situation paraît au moins autant russe qu'américaine, il rétorque que « personne n'est intéressé à lire ce genre de choses chez nous ». Sans doute nombre d'éditeurs russes estiment-ils que les enfants apprendront toujours assez tôt les problèmes de la société dans laquelle ils vivent et que jouer les instructeurs moraux, donner aux jeunes la compréhension des mécanismes de cette société, n'est pas leur rôle. « En plus, ajoute Morozov, à partir de quinze-seize ans, les enfants n'achètent plus de livres, ils n'ont pas suffisamment d'argent de poche pour cela, et c'est un âge où les parents cessent aussi de leur en acheter ». Egmont va pourtant essayer de développer le roman pour adolescents, avec une nouveauté à

paraître, traduite de l'américain. Il faut dire que ce livre raconte justement l'histoire d'un garçon d'une famille américaine « en difficulté » mais qui sera sauvé après avoir été pris en charge par... les services secrets, qui en font un espion. La vie du héros devient alors un vrai conte de fée. « En plus de parler du bien et du mal, ce livre est bourré d'action et de suspense » s'enthousiasme Morozov. Il reste juste à espérer que tous les enfants des familles russes « en difficulté » – dont le nombre ne cesse de croître – ne choisiront pas d'entrer au FSB (ex KGB) !

En attendant, Morozov juge sévèrement la production des auteurs russes contemporains pour enfants : « Tout est dégoûtant. Je reçois parfois une vingtaine de manuscrits par jour, d'écrivains professionnels. Généralement des contes ou des récits ironico-humoristiques de très faible qualité. Cela s'explique sans doute par la situation économique. Pour écrire un bon livre, un écrivain doit avoir deux ou trois années où il n'ait plus besoin de penser tout le temps à la manière de gagner son pain. » Morozov en revanche ne tarit pas d'éloges sur la qualité des illustrateurs russes, tout en déplorant que ni Egmont, ni aucune autre maison d'édition russe n'aient les moyens de les payer à leur juste valeur. Ce qui expliquerait l'absence – sinon l'insuffisance – d'albums illustrés de qualité.

Enfin, le secteur jeunesse a vu récemment la résurrection spectaculaire d'un quasi fan-tôme, la maison d'édition Dietskaïa literatura, (littérature enfantine) disparue en 1990 et qui possédait depuis 1933 le monopole du livre pour la jeunesse dans toute l'URSS. Aujourd'hui entreprise étatique évoluant dans les conditions d'un marché libre, elle publie essentiellement de la littérature russe et soviétique et des livres inscrits aux programmes scolaires. Son directeur Oleg Vichniakov évoque les difficultés du marché russe : « La différence avec l'Ouest c'est qu'un livre qui nous coûte un dollar, nous ne pouvons le vendre que deux dollars au maximum. À l'Ouest le même livre, produit au même coût, peut être vendu jusqu'à dix dollars. Nous ne pouvons ainsi pas assurer de gros revenus ni de salaires confortables pour nos auteurs et nos employés. En plus nous devons souvent acheter et livrer nous-mêmes le papier aux imprimeurs. Le livre prêt et distribué,

des délais de paiement peuvent parfois aller jusqu'à six mois, avec le droit de retour de la marchandise non vendue, bien évidemment. On ne peut pas dire que l'édition soit en Russie un business très profitable ». La vénérable entreprise ne se contente cependant pas de rééditer des classiques. « Nous avons une série contemporaine pour adolescents, « L'Âge dangereux », à propos de laquelle nous recevons beaucoup de lettres enthousiastes, du genre "ce livre a changé ma vie". Malheureusement les grossistes semblent réticents et nous en prennent peu ».

Enfin deux nouvelles maisons d'édition, OGI et Samokat, font un peu figure d'exception en tentant de promouvoir la bonne littérature étrangère contemporaine pour enfants et adolescents. Samokat a publié par exemple jusqu'ici six ouvrages de Daniel Pennac, – *Cabot caboche*, les quatre titres de la série *Kamo*, et *Comme un roman* – ainsi que *Vendredi ou la vie sauvage* de Michel Tournier. À cette occasion Michel Tournier s'est rendu l'an dernier en Russie. Prochainement Samokat va publier *La Fameuse invasion de la Sicile par les Ours* de Dino Buzzati. L'une des fondatrices, Tania Kormer, explique que, parmi les difficultés du projet, figure notamment « le fait que le goût des parents russes en matière littéraire a été formé encore du temps de l'époque communiste et que ce sont eux qui achètent les livres ». Or les critères de Samokat pour le choix des livres ne vont pas vraiment dans ce sens : « Pour nous il est important que les enfants

russes deviennent des citoyens du monde à part entière, qu'ils développent des personnalités sensibles, ouvertes et réfléchies. Dans cette optique on peut considérer que le rôle des livres dans la vie d'un enfant est primordial ». Ce rôle formateur n'est pas forcément l'apanage des auteurs étrangers. Samokat va ainsi traduire en français, à l'occasion du Salon du livre de Paris, deux auteurs russes de haute tenue, spécialisés dans la littérature de jeunesse, Boris Chergine et Oleg Grigoriev.

« La différence avec l'Ouest c'est qu'un livre qui nous coûte un dollar, nous ne pouvons le vendre que deux dollars au maximum »



Daniel Pennac :
Cabot caboche
(Samokat)

Les rencontres professionnelles franco-russes

14-19 mars 2005



Les journées franco-russes entre professionnels de l'édition que propose le BIEF lors du Salon du livre de Paris sont l'occasion de poursuivre avec les éditeurs et libraires invités un dialogue entamé depuis longtemps déjà.

Ces dernières années, les professionnels russes ont multiplié les opportunités de rencontre avec leurs homologues à l'étranger. Aux deux temps forts annuels que sont la Foire de Moscou et le Salon Fiction-Non fiction, il faut désormais ajouter les Foires de Londres et de Francfort (dont la Russie était l'invitée d'honneur en 2003) devenues au fil du temps des étapes familières pour la plupart des entreprises russes qui seront présentes à Paris.

Gage de leur volonté d'accéder au marché européen du livre, la participation à ces différents rendez-vous traduit aussi pour les professionnels russes un désir de reconnaissance auprès de leurs confrères allemands, anglais ou français.

Face à cette volonté exprimée par l'édition russe d'être plus présente à l'international, les éditeurs français répondent par un sentiment où se mêle à la fois la curiosité et une certaine réserve due à l'inconnu.

Liste des professionnels russes invités

ÉDITEURS

Moscou

Olga Trifonova • AST
Oleg Savitch • EKSMO
Tatiana Makarova • FREE FLY
Sergueï Parkhomenko • INOSTRANKA
Irina Gatchetiladze • NLO
Vasily Danilenko • NOTA BENE
Elena Sverdlova • OGI
Olga Morozova • OLGA MOROZOVA
Sergueï Kurunjan • OLMA PRESS
Boris Oréchine • PROGRESS-TRADITION
Andreï Sorokine • ROSSPEN
Olgert Libkin • TEXT

Saint-Pétersbourg

Elena Koposova • AMPHORA
Elena Nikolskaya • PITER PRINT
Maxim Amelin • SYMPOSIUM

LIBRAIRIES/DISTRIBUTEURS

Moscou

Alexandre Ivanov • BIBLIO-GLOBUS
Natalia Vorobieva • BOOKBERRY
Nadejda Mikhaïlova • DOM KNIGI
Lioubov Kasayanova • TOP KNIGI

Le travail du BIEF consiste ici à apporter aux éditeurs russes et français des clés de compréhension de leurs marchés réciproques. Aidé en premier lieu par les Services culturels de l'ambassade de France et son bureau du livre, le BIEF développe ainsi un programme de séminaires et de rencontres professionnelles où sont abordées les problématiques qui retiennent l'attention du moment.

Pour la Russie, l'enjeu majeur identifié par l'ensemble des acteurs concerne les conditions de diffusion et de distribution du livre. Des conditions d'autant plus complexes du fait de l'étendue du territoire et de l'importance du lectorat à atteindre.

Sur ce thème, un premier échange de vues s'est déroulé en décembre, à Moscou. En effet, la dernière édition de Fiction-Non fiction a aussi été l'occasion pour le BIEF d'organiser, pour la première fois et avec le concours du Bureau du livre de l'ambassade, une rencontre professionnelle. Un échange de réflexions entre une vingtaine de professionnels russes – éditeurs, distributeurs et libraires – et des représentants français où furent abordées des questions aussi vastes que celle du prix de vente du livre en Russie ou encore la question de la répartition et de la qualification des points de vente.

À notre initiative, et en partenariat avec les Services culturels de l'ambassade de France à Moscou, une vingtaine de professionnels du livre russes, éditeurs, distributeurs et libraires sont invités du 14 au 19 mars. Durant toute une semaine, ils participent à un programme de rencontres visant à favoriser les échanges professionnels et commerciaux.

Mardi 15 et mercredi 16 se tient un séminaire professionnel dans les locaux du Syndicat national de l'édition et traite, le premier jour, des conditions de commercialisation du livre en Russie et en France et le deuxième jour, des échanges de droits, coéditions et partenariats à l'international. Les jours suivants, un programme de visite d'une plateforme de distribution (la Sodis) et de deux librairies (Fnac Forum et Tschann) est proposé.

Des rendez-vous individuels, sur le stand du BIEF au Salon du livre, viendront conclure une semaine dense qui aura sans doute permis aux professionnels de construire de nouveaux partenariats.

Pierre Myszkowski

Le programme détaillé du séminaire des 15 et 16 mars ainsi que les coordonnées et portraits des invités russes sont disponibles sur le site du BIEF : www.bief.org



Bureau International de l'Édition Française
115, boulevard Saint Germain - 75006 Paris.
Tél. : 01 44 41 13 13 - Fax : 01 46 34 63 83
Mél. : info@bief.org

Directeur de publication : Jean-Guy Boin
Rédactrice en chef : Catherine Fel
Conception graphique : Evelyne Stive
A collaboré à ce numéro : Michèle Lancina

Cette publication bénéficie de l'appui du ministère de la Culture et de la Communication (Direction du livre et de la lecture).

Imprimé par RAS